

Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



ADOLPHE HARDY



"Douce comme un matin d'Orient"

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert Colla

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS

UN AN

6 Mois

3 Mois

Compte chèques postaux

N° 16,064

Téléphones : N° 187,83 et 293,03

4, rue de Berlaumont, BRUXELLES

Belgique
Congo et Etranger

42.50

51.00

21.50

26.00

11.00

13.50

ADOLPHE HARDY

Cil vif, bouche aimable et souriante, oreille fine et attentive, cheveux bruns sous le feutre légèrement incliné, main soignée et toujours cordialement tendue, pied nerveux et rapide — tel est Adolphe Hardy, poète, journaliste, conférencier; au demeurant, le meilleur fils du monde.

N'essayez point d'atteindre Adolphe Hardy: il vous échappe; ne vous efforcez point de le retenir: il n'a pas le temps! Il est partout et nulle part: au journal, à une exposition, à une conférence, dans un salon, chez des pauvres, le long du boulevard, au Bois, à Bruxelles, en province... Il n'ignore rien. Parlez-lui art, littérature, voyages, folklore, botanique, ornithologie, il vous dira mille choses intéressantes et souvent inconnues. Contrôlez ses propos, dans des ouvrages spéciaux, vous ne le prendrez jamais en flagrant délit d'erreur. Son érudition est aussi vaste que variée. Ne suivait-il pas, à l'Université de Louvain, des cours de sciences en même temps qu'il faisait son droit? Il sait, autant que Maeterlinck, mille détails curieux sur l'intelligence des fleurs et la vie des abeilles. Ne lui offrez pas, au dessert, une Louise Bonne d'Avanches pour une Duchesse d'Angoulême: il rectifiera avec douceur. Mais si vous avez la bonne fortune de l'accompagner un jour à la campagne, demandez-lui le nom de n'importe quelle fleur, le nom scientifique et le nom vulgaire. Et si, d'autre part, la voix d'un oiseau charme votre oreille, vous saurez par lui si c'est le chant d'un rouge-gorge, d'une mésange ou d'un roitelet...

Quel âge a-t-il? Est-ce qu'on demande leur âge aux poètes? Ils ont celui de leurs poèmes — et voilà tout! Qu'importe le nombre de leurs ans s'ils aiment les grands arbres, les chemins creux, les jardins et les parcs, les insectes, les fleurs et les fruits, les beaux tableaux et les beaux livres, les beaux tapis et les beaux meubles, les bonnes promenades et les

bons amis? Hardy aime tout cela et l'aime intensément. S'il est pressé, vous croyez qu'il va prendre le chemin le plus court? Quelle erreur! S'il a le temps, vous vous imaginez qu'il prend le chemin le plus long? Comme vous vous trompez encore! Hardy ne prend jamais le chemin le plus court ni le chemin le plus long. Il choisit toujours le plus beau. Et ce choix symbolise son œuvre, vouée au culte de la Beauté. Son âme n'a guère d'écho pour ce qui se pèse, se compte, se mesure.

C'est un poète.

???

Il existe des poètes dont on aime mieux les vers que la personne. Il en est dont on préfère la personne aux vers. Peu nombreux sont ceux chez qui on goûte l'homme en même temps que l'œuvre. Adolphe Hardy est de ces derniers. C'est que l'un est aussi intéressant que l'autre: on pourrait écrire, sur la carrière littéraire de Hardy, tout un volume d'anecdotes curieuses et charmantes. Disons-le brièvement: un de ses petits poèmes: A Mi-Voix, fut le trait de lumière qui éveilla la conversion d'Eve Lavallière, la folle actrice parisienne, et la conduisit de la scène au cloître. Combien de poètes ont de pareilles rédemptions à leur actif? Et cependant, c'est comme ça: de Waleffes a rappelé, il y a quelques mois, dans *Cyrano*, cette histoire qui fit, en 1912, le tour de la presse mondiale...

Mais Hardy est voué aux aventures extraordinaires: Lucien Solvay avait annoncé, dans le Soir du 27 octobre 1904, une nouvelle qui fit, le lendemain, le tour de tous les journaux: Adolphe Hardy était mort! Rarement poète fut plus unanimement regretté et couronné de fleurs. Comme Léon Du Bois l'avait pu faire auparavant dans la Réforme, Adolphe Hardy put lire son oraison funèbre dans toutes les feuilles du matin. C'est à ces moments-là que l'on éprouve, avec une intensité toute particu-

Pourquoi ne pas vous adresser pour vos bijoux aux joailliers-orfèvres

LE PLUS GRAND CHOIX

Colliers, Perles, Brillants

PRIX AVANTAGEUX

Sturbelle & Cie

18-20-22, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT - MARCEAUX DONNE L'ENTRAIN ET LA GAÏETE

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison VAN ROMPAYE FILS SOCIÉTÉ ANONYME

RUE GALLAIT, 176, A BRUXELLES, — TÉLÉPHONE 115,43

CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : Fr. 60,000,000

Réserves : Fr. 15,500,000

SIÈGES :

ANVERS, 36, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

175 AGENCES EN BELGIQUE

Succursale à Brux., 39, rue du Fossé-aux-Loups

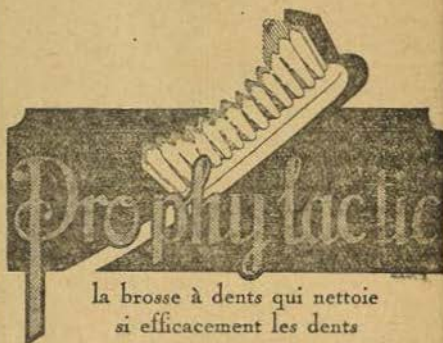
BUREAUX DE QUARTIER A BRUXELLES :

- Bureaux A Boulevard Maurice Lemonnier, 223-225, Bruxelles
B Chaussée de Gand, 67, Molenbeek
C Parvis St-Servais, 1, Schaerbeek
D Avenue d'Auderghem, 148, Etterbeek
E Rue Xavier de Bas, 43, Uccle
H Rue Marie-Christine, 232, Lashen
J Place Lindet, 26, Schaerbeek
K Avenue de Tervuren, 8-10, Etterbeek
L Avenue Paul De Jaer, 1, St-Gilles
M Rue du Bailly, 80, Ixelles
N Chaussée d'Ixelles, 8-10, Ixelles
S Rue Remy Chaudron, 65, Gureghem-Anderlecht
T Place du Grand-Sablon, 46, Bruxelles
U Place St-Josse, 11, St-Josse
V Place du Cardinal Mercier, 40, Jette
W Chaussée de Wavre, 1682, Auderghem
Y Place St-Croix, Ixelles

FILIALES

A Paris : 20, rue de la Paix

A Luxembourg, 55, boulevard Royal



la brosse à dents qui nettoie
si efficacement les dents

A savoir : Un simple mouvement de va-et-vient, ne suffit pas. Mais en brossant les dents dans leur sens naturel — celles du haut de haut en bas, et celles du bas de bas en haut — les soies dures de la brosse les expulsent jusqu'aux dernières bribes.

Mais pour obtenir ce résultat, il faut la Pro-phy-lac-tic. Ses soies si ingénieusement disposées, la courbure du manche et toute sa forme répondent tellement à son but que toutes les surfaces des dents sont facilement atteintes et entièrement nettoyées.

Représentant général pour la Belgique :
Maison A. VANDEVYVERE, MALINES, Belgique
54 Boulevard Henri Spaak



TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg
BRUXELLES
Café - Restaurant de premier ordre

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLÉ

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

rière, la joie de vivre et de se bien porter. Comme le monde est petit : ce fut un des trois moustiquaires, alors directeur du Journal de Liège, qui coupa les ailes à ce canard macabre et ressuscita Hardy dans son intégralité.

???

Adolphe Hardy a le goût et, si l'on peut dire, la manie de la perfection. Vous connaissez les poèmes de la Route enchantée, dont beaucoup ornent des anthologies ; lisez donc aussi ceux qu'obtiennent parfois de lui les revues et les journaux : ah ! la jolie maîtrise ! Ce goût du parfait a retenu Hardy de beaucoup publier. Il possède chez lui toute une série d'inédits sortis de sa plume... Faut-il le louer ou le blâmer de cette réserve ? Lorsqu'on lit les pages qu'il nous a offertes, on regrette qu'il ne nous en offre pas davantage et plus souvent. Mais, quand on dénombre les horreurs imprimées dont tant d'incapables nous inondent, on se félicite de ce qu'il y ait encore quelques écrivains dont la prudence et la discrétion s'en tiennent à ne nous donner que du sincère et de l'achevé. C'est pour avoir excellé que Hardy a des chances de survivre.

???

Un récent incident de presse a attristé la carrière professionnelle de Hardy ; il y a quelques semaines, il a vu disparaître son journal. Il aura été le dernier directeur du Journal de Bruxelles qui, depuis cent et six ans, en compta de si brillants. Hardy fut digne de la lignée de ses prédécesseurs. Il parvint à maintenir la réputation du Journal de Bruxelles, à lui garder, jusqu'à son dernier jour, sa tenue et son autorité, bien qu'il fût pour ainsi dire abandonné à lui-même par la société à laquelle cet organe appartenait. Ceux qui l'ont pu suivre d'un peu près, dans sa tâche quotidienne, savent quel courage, quel talent, quel esprit de sacrifice il n'a cessé, durant plus de vingt ans, d'y apporter. Son dernier article a été et restera, de l'avis unanime, un modèle de pondération, de bon goût, en même temps que d'émotion contenue et de fine ironie.

S'il était, a dit quelqu'un, un directeur fait pour son journal et un journal fait pour son directeur, ce furent sans conteste Hardy et le Journal de Bruxelles. Les deux se complétaient harmonieusement. Tous ceux qui ont été les collaborateurs de Hardy aimaient son accueil affable et réservé, son autorité plus persuasive que rigide ; sa conversation tour à tour sérieuse et enjouée, son continuel souci de n'étayer ses jugements que sur des raisons objectives, sa voix sans éclat, d'un homme bien élevé et ses attitudes distinguées qui écartent invinciblement les familiarités intempestives.

« Qu'importe, nous disait un jour Ernest Verlant, que l'organe dirigé par Adolphe Hardy n'ait plus la diffusion d'autrefois ? Le Journal de Bruxelles reste la feuille de l'élite et l'influence d'un journal ne se mesure pas seulement au chiffre de son tirage. »

Fidèle ami de la France dont il goûtait la langue pure et les traditions de clarté et de belle ordonnance, protecteur des artistes et des écrivains, défenseur des sites et du patrimoine naturel national, le Journal de Bruxelles avait gardé, dans le monde intellectuel, une autorité et des sympathies précieuses. Ceux qui le laissèrent ou le firent tomber n'ont point compris le parti qu'ils en pouvaient tirer. C'est affaire à eux et l'on ne peut que leur en laisser la responsabilité. Peut-être, d'ailleurs, sont-ils incapables d'en mesurer la portée. Pour nous, regrettons, avec tous nos confrères de la presse, sans distinction de parti, la disparition d'un des derniers organes belges, où, sans mettre pour cela son drapeau en poche, on était respectueux de soi et d'autrui, et où Adolphe Hardy était parvenu, au milieu de la musterie des temps nouveaux, à maintenir les vieilles traditions de droiture et de franchise, de courtoisie et de modération, qui lui avaient conquis l'estime de tous, ses adversaires y compris.

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.



Au bon Citoyen

Tu te dégages, mon ami, des brumes de l'instant. Ou te voit venir tel que tu seras, porté sur le pavois et proposé à l'admiration universelle. Ce n'est pas sous cet aspect que tu devines que, jadis, on aurait pu te définir, particulièrement au temps de la guerre. Peut-être, en ce temps, aurais-tu reçu plus de pommes cuites que de lauriers. Mais enfin, tel que tu es, objet de l'envie des masses et des flagorneries du pouvoir, suscitateur d'espérances, ressource suprême du pays, il faut bien qu'on te décrive.

Te voici tel que l'Histoire nous l'apprend. Tu te révélas, dès le début de la guerre. Jusque-là, ma foi, tous les citoyens étaient de bons citoyens à peu de frais ; ils payaient de très médiocres impôts, ils n'avaient aucun héroïsme à développer, ni surtout aucune intelligence ni aucune compréhension spéciale et personnelle des nécessités du pays et du temps. C'est pourquoi ils s'équivalaient les uns les autres. Mais vint la guerre. Une partie des gens valides courut à l'armée ; les autres... ma foi ! les

autres restèrent chez eux, et tu étais de ceux-là. Dès cet instant, tu montrais que tu pensais par toi-même, pour ton compte; que tu ne te laissais pas gagner par l'entraînement universel, et que tu entendais bien maintenir ton individualité au-dessus de la mêlée, à moins que tu ne descendis dans la mêlée avec le moins de risques possible et pour en tirer des profits. Le résultat est que tu atteignis la fin de la guerre, en excellent état de santé, et riche. Tu maintenais ainsi deux valeurs solides, sinon morales, à ta patrie: ton corps, ta fortune. D'autres se sont fait tuer. Paix à eux ! Mais d'autres surtout sont blessés. Qu'est-ce qu'ils coûtent à l'Etat ! L'Etat les regarde de travers; pauvres diables réduits à brandir des moignons et à agiter de vagues décorations, à parler d'eux ou à faire parler d'eux dans des meetings. La vérité brutale, nette, est qu'ils tendent la sébille et qu'ils demandent de l'argent à ceux qui en ont, à toi, citoyen riche, citoyen bien portant. Droulede t'a vu, en soixante-dix, sous l'aspect d'un Marseillais dont il fit l'éloge en vers. Ce Marseillais avait cru, lui, devoir faire cette concession à son temps, d'annoncer qu'il partirait au front. Il ne partit jamais; il partit de moins en moins, si on peut dire, quand on annonça l'approche des Allemands. Et il émit cette maxime: *Et pour rester forts, demeurons vivants !*



Toi, tu es resté fort et bien vivant. Pendant la guerre, tu comptais parfois le joli petit tas de pièces d'or que tu avais mis à l'abri dès les premiers coups du tocsin. Cet or, tu l'aimais, tu aimais à le revoir. Un gouvernement matois et des autorités rusées firent tout leur possible pour te déterminer à le leur donner. Ils te l'auraient bien pris de force; ils ne pouvaient pas. Tu le gardas. Tu es de l'or, et c'est à toi maintenant qu'on va faire des mamours. On va te le demander, et si tu le donnes, tu auras une prime, une surprime, une superprime; tu seras le citoyen souverain. C'est que tous les autres ont vu disparaître cet or qui est le fondement sur lequel on doit reconstruire les fortunes d'Etat. Ils l'ont donné à la légère, dans l'impulsion d'un cœur sensible, évidemment. Ils l'ont donné à des gouvernements, et maintenant on ne se soucie plus d'eux. Bien portant, riche, ayant de l'or, ayant travaillé après la guerre à ce qui pouvait être le plus profitable, tu as rapidement augmenté ton capital. Ce capital, tu l'as changé tout de suite en livres et en dollars; tu t'es bien gardé d'acheter des Bons de la Défense et des Bons du Trésor; tu n'avais aucune confiance dans le gouvernement de ton pays; tu ne voulais pas encourager les dépenses des prodiges; tu te disais que si tout le monde refusait au gouvernement la moindre avance d'argent, ce gouvernement serait bien réduit immédiatement à des économies farouches. En tout cas, toutes les dépenses qu'il a faites lui auraient été interdites. Ton capital, livres ou dollars, a pris le chemin de l'étranger. Tu es à l'abri du fisc, pour les neuf dixièmes de ce que tu possèdes, tu méprises le fisc, tu ricanes devant la loi et quand M. Jaspar déclare: « qu'il ne peut pas regarder la terre où dorment tant de morts sans avoir confiance dans le porte-monnaie national », cette éloquence détermine en toi une hilarité secrète. On t'avait jugé sévère-

ment, jusqu'ici; on n'osera plus le faire demain; c'est qu'il faut qu'on te traite avec tous les égards qu'on a pour les gens riches, qu'ils soient Américains, Anglais, ou même Belges. En vain, les théoriciens d'une justice illusoire ont voulu prendre l'argent où il est pour le mettre là où il n'était pas; tu ne t'es pas laissé faire. Le capital incarné en toi s'est montré supérieur aux difficultés de l'instant; il s'est replié sur des positions préparées d'avance et, là, il attend. Il attend quoi ? Non plus l'attente, les propositions d'armistice et de paix.

Les voici tous qui vont vers toi, porteurs du rameau d'olivier. Ils vont chanter un hymne en ton honneur. On a besoin de toi, bon citoyen, de toi et de ton or. On a besoin de ton capital; on t'offre des actions de la régie des chemins de fer. On a besoin de toi, vivant, riche et malin; sans toi, tout chancelle et tout croule. Tous ces braves gens qui ont cru sauver le pays en obtempérant aux harangues malicieuses des gouvernants, ne valent plus rien; on les abandonnerait bien volontiers à leur triste sort. Ce sont eux, toujours les mêmes, qui se font tuer. Le petit rentier qui a prêté son argent à l'Etat, se voit un personnage encombrant ! On hésite à l'assassiner tout de suite; on le laissera mourir de faim, lentement, d'ailleurs. Peut-être seras-tu pris sur le tard d'un de ces attendrissements dont tu te défendais toujours, et peut-être, présenteras-tu ton obole pour la construction d'une maison d'abri, d'un hospice sans luxe où on nourrit ces encombrants mutilés de la guerre et ces mutilés de la paix qu'on appelle les petits rentiers. Nous te saluons donc, bon citoyen, citoyen d'avenir et d'intelligence. Tous nos vœux suivent nos gouvernants quand ils vont se mettre à quatre pattes devant toi; nous souhaitons que tu sois miséricordieux envers eux et, par conséquent, envers nous, car, nous le savons bien, dès que tu ne voudras pas consentir à ce qu'on te demande, c'est sur nous qu'on cognera, sur nous qui avons cru vaguement à la justice et qui avons obéi à des lois basées sur des théories vagues aussi compliquées d'ailleurs qu'inefficaces, mais qui, désormais, auront au moins eu ce pouvoir de nous montrer qu'un vrai citoyen ne doit pas croire comme cela tout de go ce que lui raconte ce monsieur qui est nommé ministre, et qui n'en sait pas plus que les autres, sauf qu'il est content d'être là où il est et qu'il voudrait y rester toujours.

Pourquoi Pas ?

Pour les bas de soie.

Les bas de soie s'abîment rapidement si pour leur lavage vous n'avez soin d'employer un savon bien approprié. Conservez leur fraîcheur et leur brillant en les lavant au





Les pleins pouvoirs

Le Parlement s'en est allé en vacances! Les parlementaires en sont enchantés, et le gouvernement encore plus. Ce n'est pas que députés et sénateurs aient renchigné quand on leur a demandé de donner des pleins pouvoirs au ministre — cela les décharge des responsabilités — et, au fond, les ministres à qui on abandonne le soin de nous tirer du pétrin financier aimeraient peut-être tout autant pouvoir s'en aller aussi en vacances.

Mais c'est tout de même un peu plus commode de n'avoir pas à quêmander les votes de gens qui, malgré tout, ne parviennent pas à oublier leurs passions politiques. Et il y a eu, pour l'organisation de la régie des chemins de fer, d'assez fâcheux marchandages !

Les socialistes ont beau avoir assagi un peu leur anticapitalisme par crainte de voir la dégringolade du franc belge anéantir les nombreux et importants capitaux que leurs coopératives ont engagés dans de multiples entreprises, ils en reviennent à chaque instant à leurs anciennes amours. Et on les a entendus, avec un ensemble touchant, réclamer une représentation au conseil d'administration de la Société Nationale des Chemins de fer belges, du personnel ouvrier, confiée exclusivement aux syndicats, national et autres.

C'est toujours la même tendance au boycottage des non syndiqués.

Un singulier ministre

C'est M. Francqui. Il a une façon à lui de comprendre le parlementarisme : il l'ignore. Il juge complètement inutile de venir à la Chambre ou au Sénat écouter les vagues bavardages des élus de la Nation, et tout aussi inutile de se déranger pour leur exposer ses projets et ses plans financiers. Il garde le contact avec les politiciens par l'intermédiaire de ses collègues du ministère, et cela lui suffit amplement. MM. Jaspas et Houtart lui servent

de porte-parole ; quant aux socialistes, il les subit, ayant assez de mal à les faire aller dans les voies où il veut les conduire, et les concessions qu'il est obligé de faire tantôt par ici, tantôt par là, le mettent de méchante humeur.

Comme cela allait mieux du temps du Comité National de Secours et d'Alimentation ! Là, on marchait au doigt et à l'œil ; les Allemands eux-mêmes n'osaient pas lui résister.

C'était le bon temps ! Tout au moins pour le dictateur de l'alimentation, si pas pour les Belges, qui subissaient alors, malgré eux, les privations qu'on leur demandait aujourd'hui de s'imposer volontairement.

Aussi bien, peut-être, est-ce parce qu'il est un singulier ministre au point de vue parlementaire que M. Francqui donne confiance au pays. Ne pas se laisser enliser par la vie parlementaire pour un ministre non parlementaire, tout est là !

PIANOS BLUTHNER

Agence générale : 76, rue de Brabant, Bruxelles

La peur des mots

Nos socialistes se donnent un mal du diable pour prouver que les pleins pouvoirs conférés au Roi ne sont pas les pleins pouvoirs et que cette pseudo-dictature n'a rien d'une dictature. En effet, si le gouvernement Jaspas-Francqui-Vandervelde a le droit de rétablir une certaine censure (répression des nouvelles et propos défaitistes), il n'a pas encore le droit d'arrêter les gens sur un mandat régulier de l'autorité judiciaire. Ce n'est pas tout à fait la dictature de Mustapha Kemal. Quant aux pleins pouvoirs, ou, si vous voulez, aux pouvoirs spéciaux, ils sont limités à certains objets. N'empêche que la crise politico-financière qui sévit dans toute l'Europe et qui aboutit partout, de la Pologne à l'Espagne et de la Grèce à la Belgique, à une sorte de dictature, démontre péremptoirement que le système parlementaire à l'anglaise, qui n'a d'ailleurs jamais bien fonctionné qu'en Angleterre, aboutit à une impuissance totale, et, dans tous les cas, se montre parfaitement incapable de résoudre un problème économique et financier. De la discussion jaillit la lumière, dit un vieux proverbe ; la vérité, c'est que de la discussion naît l'obscurité, et que les régimes des discussions n'aboutissent jamais qu'à la confusion. Comme il faut bien que les affaires se fassent malgré les régimes de libre discussion, ceux-ci abdiquent les uns après les autres devant la loi de la nécessité, mais leurs défenseurs mettent tout ce qui leur reste d'énergie à ne pas le dire. La peur des mots...

Le pain cher

C'est très bien de nous faire manger du pain bis. Tous les hygiénistes sont d'accord pour dire que le pain gris est plus nourrissant que le pain blanc. Ainsi, les renards à la queue coupée ont toujours trouvé d'excellentes raisons pour engager leurs congénères à se faire couper la queue. Nous n'y voyons pas d'inconvénient.

Inutile, d'ailleurs, de ronchonner sur la composition du pain. Le dictateur Wauters a prononcé : la cause est entendue. Mais parlons un peu du prix du pain. Pourquoi celui-ci est-il si élevé ? Pourquoi est-il plus élevé en tel endroit que dans tel autre ? Et pourquoi le peuple et même le Peuple ne protestent-ils pas contre le prix élevé du pain ?

C'est bien simple. Ce sont les boulangers qui le fixent. Et quels sont les boulangers les plus achalandés, les plus puissants, ceux qui imposent leur volonté aux autres ? Les

coopératives socialistes, parbleu ! Quand l'ouvrier paie son pain bis trois francs il verse, en réalité, une contribution supplémentaire à son syndicat, à son parti. Ça le regarde, après tout. Mais le bourgeois ? Il paie un supplément à son boulanger, dont il fait la fortune bien malgré lui. Ainsi, grâce aux coopératives socialistes, les patrons boulangers s'enrichissent aux dépens du consommateur. C'est assez ahurissant, mais c'est comme cela.

L'instar

Maintenant, c'est Paris qui est à l'instar. Affolé comme naguère le nôtre par la chute du franc, le Parlement français a constitué son ministère national, c'est-à-dire un ministère composé d'hommes n'ayant pas une idée commune et qui se détestent autant qu'ils peuvent se détester des politiciens. En France, c'est encore plus voyant que chez nous, parce que la vie politique y est plus dramatique et les haines politiciennes plus apparentes. « Quand la maison brûle, tous ses habitants font la chaîne, même quand ils n'ont pas toujours été d'accord », dit M. Vandervelde. C'est très juste, et cette solution du ministère national était probablement la seule possible — en tout cas, elle a fait remonter le franc — mais elle n'en est pas moins la négation du régime parlementaire, puisqu'elle supprime l'opposition. Au fond, les pleins pouvoirs, ces fameux pleins pouvoirs, dont M. Vandervelde s'excuse, étaient peut-être inutiles. Il eut suffi de modifier le règlement de la Chambre de façon à faire taire Jacquemotte. En France, c'est plus difficile, car la Chambre est moins disciplinée que la nôtre et compte, en dehors des communistes, plus d'opposants. Si, dans la lutte pour le franc, on veut aller vite, quelque chose comme les pleins pouvoirs ou les décrets-lois sera donc indispensable. Le gouvernement obtiendra, du reste, ce qu'il voudra, car, cette fois, le Parlement a commencé à avoir peur.

Louis Marin

Un nom a été accueilli avec plaisir en Belgique, dans ce nouveau ministère français : celui de M. Louis Marin. Ce Lorrain loyal et cordial est venu à différentes reprises faire des conférences à Bruxelles, à Liège, à Mons, conférences qui étaient de vrais discours de politique internationale, où il exposait avec une vigueur et une générosité communicative les grands problèmes d'après-guerre qui intéressent à la fois la Belgique et la France. Ce grand laborieux, qu'on a appelé le meilleur élève de la Chambre, fait de la politique comme on exerce un sacerdoce. Il a des idées nettes, et il s'y tient, n'ayant d'ailleurs d'ambition que pour elles. Il appartient à cette espèce de politiciens, aujourd'hui à peu près disparue : le politicien honnête homme et qui croit que la politique est une chose sérieuse. Aussi s'est-on un peu étonné de le voir figurer dans un ministère avec M. Herriot, qu'il a toujours âprement combattu. C'est qu'il s'agissait de sauver le franc et la France. La seule passion de Louis Marin, c'est la patrie.

Anatole de Monzie

C'est une des personnalités les plus curieuses de la politique française. Il a été ministre des finances pendant vingt-quatre heures dans l'éphémère cabinet Herriot, et tout le monde s'est demandé ce que cet homme si fin, si riche de possibilités était allé faire dans cette galère, condamnée au naufrage.

« C'est bien simple, nous répond un ami du ministre.

De Monzie fait de la politique comme du sport, ou plus exactement comme un jeu. Il aime le risque. Il a pris le ministère des finances sous Herriot, tout simplement parce que c'était difficile, horriblement difficile. D'ailleurs, la démagogie amuse cet aristocrate infiniment intelligent et passablement faisandé. Sa vraie place, c'est celle de commissaire du peuple dans un gouvernement bolchevik. Il serait fort capable, du reste, d'y risquer son crédit en sauvant les bourgeois de la fusillade.

Le groupe des députés nécessiteux

Il y a bien des groupes, dans le Parlement français, et il s'en forme de nouveaux, à peu près comme des nuages dans le ciel. Mais en voici un, assurément imprévu, qui a vu le jour au cours de la dernière semaine : le groupe des députés nécessiteux...

Le programme de ce groupe est clair : augmentation de l'indemnité ou création — à la mode de Bruxelles — d'un fonds de secours. Ce groupe vivra-t-il plus longtemps que celui des « anciens députés », qui voulait voir majorer le taux des pensions que la France accorde à ceux qui ont représenté ses départements au Palais-Bourbon ? On ne sait encore...

— Voyez où en est le régime, disait l'autre jour un fasciste en herbe : conseil des hospices pour le Sénat, caisse de bienfaisance pour la Chambre... Voilà bien le déshonneur du Parlement... Où donc est notre Mussolini ?

Il avait beau chercher : le Mussolini français n'était encore nulle part.

Toujours les pleins pouvoirs

« Ce que les Etats limitrophes ont tiqué sur nos « pleins pouvoirs » ! En France, les apprentis-dictateurs en sont devenus malades !

Ah ! devenir, eux aussi, dompteurs ! Avoir en main la chambrière qui fait tourner les fauves en rond, tandis qu'évolue au-dessus de la cage de fauves ou de députés la déesse de l'économie. Seulement, faut pas qu'elle tombe, la bonne déesse ; faut pas qu'elle fasse comme Norma Shearer... Le dompteur n'a pas toujours pleins pouvoirs sur ses fauves, que ce soit des bipèdes pensants ou de vrais fauves comme dans le Cirque du Diable qui passe au Cameo.

Enigme

Il est certain que la France subit une crise politique, profonde et qu'on n'en voit pas l'issue.

Le nouveau ministère Poincaré n'est qu'une trêve. Le parti radical-socialiste, qui dispose de la puissance électorale, se montre totalement impuissant à résoudre les difficultés du moment et non moins impuissant à changer de méthode. De sorte qu'on voit toute une grande nation tourner en rond dans le cercle infernal de ses difficultés insolubles. Et alors, l'observateur bienveillant se dit : « Comment se fait-il que ce peuple français, intelligent et bien doué entre tous, se soit donné un système politique aussi absurde ? »

Eh ! mais, répond l'historien, il en fut ainsi de tous les peuples intelligents. Il y a, dans l'histoire, deux petits peuples qui ont eu, pour ainsi dire, le monopole de l'intelligence et qui, dans tous les cas, ont doté notre civilisation de presque toutes les idées qui l'animent : c'est le peuple grec et le peuple juif. Or, la nation grecque et la nation juive sont mortes de leurs absurdités querelles politiques, de leur volonté de se gouverner elles-mêmes et de leur incapacité à se gouverner elles-mêmes.

Peut-être que l'avenir est aux peuples bêtes...

La foi des traités

Taxer les étrangers ? Rien de plus juste, mais comment ? Alors que nous n'avons rien prévu du tout, et la chute du franc moins que tout le reste, les gouvernements étrangers, malins, faisaient insérer dans les traités de commerce une clause qui interdit de frapper leurs nationaux, en Belgique, d'autres taxes que celles qui frappent les Belges. Si bien que l'on s'est aperçu que deux pays seulement ne tombent pas sous l'application de cette disposition : la France et l'Italie !

Alors, sous le prétexte d'imposer les étrangers que le change favorise, va-t-on taxer les Français et les Italiens qui sont logés à la même enseigne que nous ?

Ce serait comique encore plus qu'injuste.

HUY. Pensionnat de 1^{er} ordre. Ecole moyenne de l'Etat et Athénée royal. Direct. L. Delsat.

Le meilleur toucher

Machine à écrire « Demountable », à Bruxelles, 6, rue d'Assaut.

Camille et Maurice

M. Camille Huysmans n'est pas content des professeurs de l'Université de Liège, qui l'ont si proprement envoyé promener avec sa proposition d'inviter des professeurs allemands, des spécialistes, à venir donner des cours temporaires. Il l'a confié à un rédacteur du *Peuple*, et il a ajouté que c'était M. Maurice Wilmotte qui l'avait conseillé.

On nous avait déjà dit que M. Maurice Wilmotte et notre cher ministre flamboyant s'entendaient le mieux du monde. Voilà leur assez surprenante intimité trahie. Le geste de Camille Huysmans n'est pas élégant, mais cela apprendra à notre ami Wilmotte à ne pas mettre le pied sur la galère germano-flamboyante.

Le mur des lamentations

Donc, la Flandre unie devait délivrer Borms. La date avait même été fixée. C'était dimanche dernier. L'administration des chemins de fer avait organisé des trains spéciaux. Tous les lions, toutes les mouettes avaient été alertés. Vint la nouvelle que le bourgmestre de Louvain avait interdit toute manifestation et Borms ne fut pas encore délivré ce dimanche-là.

Cependant, quelques communistes et quelques frontistes se réunirent dans une brasserie de Louvain où ils étalèrent, aux yeux des curieux amusés, les profondes divisions qui règnent au sein du parti. Car ces lions querelleurs n'aiment rien tant que de se battre entre eux. Pour Borms, qui verra plus tard.

Et en attendant de le tirer de son cachot, le mot d'ordre a été donné d'aller prier devant le mur de la prison de Louvain, que les Juifs vont prier devant le fameux mur du temple, à Jérusalem. Ainsi, de plus en plus, le mouvement flamboyant incline vers une espèce de Sionnisme où la Flandre figure la Palestine. Peut-être qu'avec l'aide de l'Angleterre il pourrait arriver à un résultat, comme l'autre, mais en dépit des adjurations passées de M. Van Cauwelaert, l'Angleterre n'a pas l'air de mordre.

AU ROY D'ESPAGNE

(Petit Sablon) Taverne, restaurant et salons
Prix mod., tout en ayant fine cuisine et consomm. soignées.

Pour embêter M. Van Cauwelaert

Devenu bourgmestre d'Anvers, M. Van Cauwelaert n'aime pas beaucoup qu'on lui rappelle son fameux mémoire au gouvernement de M. Lloyd George, où il lui demandait d'intervenir dans nos affaires intérieures, contre ce qu'il appelait les intrigues de la France. Alors les frontistes ont résolu d'emb... M. Van Cauwelaert qui est devenu leur Tête-



M. VAN CAUWELAERT

de-Turc. Ils projettent d'organiser à Anvers la manifestation qui a été interdite à Louvain. Est-ce qu'Anvers ne fête pas officiellement le 11 juillet, anniversaire des Epeurons d'Or ? Est-ce que M. Van Cauwelaert n'arbore pas à l'Hôtel de Ville d'Anvers le drapeau au lion ? Alors, sous quel prétexte interdirait-il les séparatistes de manifester pour la libération de Borms ? D'ailleurs, Anvers n'a pas, comme Louvain, l'honneur de posséder Borms dans ses murs, et cette manifestation est forcément destinée à rester platonique. Ainsi, M. Van Cauwelaert sera moins emb... que les frontistes ne se l'imaginent, mais toutes ces histoires emb... considérablement les Anversois.

Automobiles Buick

Avant d'acheter une voiture, ne manquez pas d'examiner et d'essayer les nouveaux modèles Buick 1926. De grands changements ont été apportés dans le nouveau châssis Buick, qui en font la plus parfaite et la plus rapide des voitures américaines.

PAUL-E. COUSIN, 2, boulevard de Dixmude, Bruxelles

Deux pays, deux manières

Notre Borms antinational, sur la paille humide des cachots, doit tout de même faire de salutaires réflexions.

Il sait — car la T. S. F. perce les murailles — que, récemment, à la suite d'un complot, vrai ou supposé, contre sa vie, le dictateur Mustapha Kemal Pacha a sérieusement défendu la république et sa personne. Quinze citoyens notables, vieux et jeunes Turcs, jugés à minuit, ont été pendus à cinq heures du matin. Ça n'a pas traîné, et il n'y a pas eu de contre-manifestation à interdire.

Voyez-vous ce peu sympathique conspirateur de Borms citoyen ottoman et ayant fait ce qu'il a fait ? Par Allah ! il eût obtenu sur-le-champ, dans l'ordre de la Potence, la cravate de chanvre que méritaient ses services rendus à la Patrie. Gageons que, dans son for intérieur, quand il est seul, là, bien seul avec lui-même, Borms doit s'estimer fort heureux d'être Belge.

Les Etablissements de dégustation « SANDEMAN », en Belgique, sont fréquentés par tout fin connaisseur en vins de Porto.

IRIS à raviver. — 50 teintes à la mode

Les cars renversés

En même temps que, devant la Chambre des députés, des groupes de manifestants conspuent Blum et Herriot, des citoyens français, indignés et tonitrueux, s'en prirent, l'autre soir, dans les rues de Paris, aux cars-automobiles.

Ce n'est point qu'ils en voulaient spécialement à ce genre de traction mécanique. Non : les cars n'étaient l'objet de leur ressentiment que parce qu'ils portaient des Anglo-Saxons, et que la livre était à 240 ! Il y eut quelques Yankees molestés ; non loin de l'Opéra, devant une agence de voyage où se groupent les visiteurs ingénus de Paris-la-Nuit, — en une heure d'auto, avec description des endroits célèbres au porte-voix ! —, les touristes d'outre-Atlantique furent sifflés et leurs voitures investies. La police dut intervenir pour disperser les attroupements tumultueux.

Il va sans dire que tous les gens de bon sens désapprouveront ces excès. Ce n'est pas au moment où la balance commerciale dépend des livres, des dollars ou des florins qu'il faut rendre la vie impossible à ceux qui en apportent et qui en dépendent, fussent-ils même de ces réprouvés que M. Henri Jaspar « n'hésite pas à qualifier d'interlopes parce qu'ils boivent du champagne dans les restaurants de nuit ». La xénophobie ne paye aucune dette, et ce n'est point par des Matines parisiennes ou brugeoises qu'on fera remonter le franc.

Mais ceci étant, une fois pour toute, bien entendu, il nous sera permis de répéter que les Américains bousculés par leurs hôtes n'ont quelquefois que ce qu'ils méritent. Leur devise a des insolences provocantes et quand, par exemple, des cars traversaient, pavoisés de leurs drapeaux, le jour de la Fête nationale française, une foule angoissée, malgré sa joie passagère, par les brusques hausses des devises trop appréciées, avouons, tout de même, que ces Wilsoniens à rebours exagéraient un peu.

Dans la maison de son débiteur, le créancier ne doit prendre son plaisir qu'avec une certaine discrétion.

Ce serait folie d'acheter une quatre cylindres, quand vous offrez sa nouvelle conduite intérieure six cylindres au prix d'une quatre cylindres.

Essex
PILETTE, 15, rue Veydt. Téléphone 457.24

Mœurs, diplomatiques américaines

Cette histoire est vieille déjà de quelques mois, mais elle garde toute sa saveur.

Cela se passe à la cour très collet monté d'une des plus vieilles monarchies d'Europe. Les Etats-Unis y étaient représentés par un brave homme d'ambassadeur, très prisé par Leurs Majestés. On goûtait comme une savoureuse nouveauté sa rondeur démocratique, et l'on était trop pressé pour marquer le moindre étonnement lorsqu'il nomma simplement King le souverain de la monarchie très chrétienne.

Un jour, la République de l'ambassadeur procéda à la mise en circulation de nouveaux billets de cinq dollars et le diplomate, au cours d'une soirée au palais royal, soumit à l'examen des invités les nouvelles coupures, qui circulèrent de mains en mains. Mais lorsqu'on voulut le restituer à leur possesseur :

— Gardez... gardez..., répondit celui-ci en refusant de les reprendre.

Il y eut, comme on dit, un froid... Personne ne souffrait mot, lorsque la gracieuse Reine sauva la situation en s'écriant :

— Je vous prends au mot, Monsieur l'Ambassadeur ! J'accepte votre don pour ma Croix-Rouge.

Et tout le monde respira...

DUPAIX, Tailor, 1er ordre
27, rue du Fossé-aux-Loups

Géraniums et toutes plantes pour jardins

fenêtres, balcons et appartements. Demandez liste gratuite ou venez voir Eugène Draps, rue de l'Etoile, à Uccle. Tél. 406.32, 472.41 et 107.31 ; trams 50 et 58.

La mort de Dzerjinski

Dzerjinski, le chef de l'ancienne Tcheka, dictateur de la police et dictateur économique de la Russie, est mort cette semaine à Moscou, à l'âge de 49 ans.

C'est le deuxième de la prodigieuse équipe de la révolution d'octobre qui tombe, dit l'Europe nouvelle. Le premier avait été le chef même de l'équipe : Lénine.

Lénine : la pensée ; Dzerjinski : la police ; Trotski : l'armée — ces trois hommes et leurs amis ont mené la Russie communiste à ses destinées. Implacable et humain, incorruptible et tendre, c'était l'inquisiteur de ce triomvirat.

Dzerjinski tendre ! L'Europe nouvelle en a de bonnes. Ce tendre a fait fusiller des milliers de gens et rempli les faïences craquelées des affreuses prisons de Russie. Il s'agit de s'entendre sur ce qu'on appelle un tendre...

Apprenez les Langues Vivantes à l'Ecole Berlitz

20, place Sainte-Gudule.

Ambassades

Quand M. Léon Kotschnitzky, ambassadeur extraordinaire de M. Camille Huysmans, nanti de pleins pouvoirs pour régler l'affaire de Comacina, se présenta à l'ambassade belge, à Rome, un autre envoyé extraordinaire, député, celui-ci, par le ministère des Affaires Etrangères, s'y présenta en même temps, pour le même objet. On n'aime pas beaucoup les histoires dans les ambassades. On fit un excellent accueil aux deux envoyés extraordinaires et on les laissa se débrouiller entre eux. C'est Léon

Kotchnitzky qui se montra le plus persuasif. A moins que l'autre, plus flemmard et plus malin, dans le fond, ne lui laissât reprendre son train le premier. Jouer à l'ambassadeur, c'est bien ; mais se promener tranquillement en Italie, c'est mieux.

Par curiosité, dégustez au *Courrier-Bourse-Taverne*, rue Borgval, 8, sa délicieuse Munich-Alsace et sa Silver-Pilsen.

M. E. Goddefroy, détective

Bureaux : 44, rue Vanden Bogaerde, Bruxelles-Maritime
Téléphone 603.78

L'esthétique du citoyen Mertens

Le B. I. T. était menacé d'un cadeau monumental particulièrement déplorable : il s'agissait d'un cortège de gens, tirant un câble pareil à un serpent boa et qui devait représenter l'effort humain. Cette œuvre, d'un artiste suisse fort mal inspiré, fut exécutée d'abord en plâtre, et la maquette en est exposée encore, dans le parc du Bureau International. Les syndicats devaient en payer l'exécution définitive.

C'est au citoyen Mertens que Genève a dû de ne point voir se réaliser ce dessein malencontreux. Quand on lui montra cette maquette, il fit une moue et demanda :

— Où est le prolétariat dans tout cela ?

Personne ne put découvrir le prolétariat dans ce cortège balourd, et ce fut la raison pour laquelle on décréta que l'œuvre offenserait l'esthétique et ne méritait pas d'être exécutée.

Les montres et pendules « JUST »
donnent l'heure « JUST »
En vente chez les bons horlogers

La renommée du « Café de Paris »

Ses dîners du soir à 25 francs par tête, ses vins fins, son orchestre, ont classé le restaurant de la rue Saint-Lazare parmi ceux que fréquentent les vrais gourmets.

Polygamie

Une des difficultés, et même un des dangers de ces visites en Europe, des princes de l'Islam, c'est la curiosité un peu trop sympathique que les belles Occidentales leur témoignent.

A Paris, des femmes du meilleur monde ont quelque peu fait la cour aux dignitaires et grands caïds du Maroc, d'Algérie ou de Tunisie qui sont venus en France à l'occasion du voyage de Moulay Youssef.

Une de ces belles indiscrettes demandait à un grand personnage de Fes, qui parle notre langue comme un académicien, s'il avait un harem dans la capitale du Maroc.

— Non, Madame, répondit l'homme au turban : à Fes, je n'ai qu'une femme ; mon harem est à Paris...

La saison de chasse approche. Par ces temps de vie chère, il est intéressant de joindre l'utile à l'agréable. Toute pièce visée doit être une pièce tuée. Les chasseurs se défient des cartouches prétendant « bon marché » et voudront pouvoir compter aveuglément sur leur munition.

Les cartouches Légia, Eley et Diane sont contrôlées officiellement par le Banc d'Epreuves de l'Etat. Elles sont donc régulières, puissantes, sans danger. Essayez-les.

Le sobriquet du jeudi

LA CENSURE TURQUE : ANASTASIE MINEURE

Le « kloefkesbal » de Gand

Gand vient de passer par la période torride et orageuse des fêtes communales. Les exodes ont été moins nombreux que l'an dernier. Est-ce le glas de la « grande pénitence » qui a commencé à sonner ? En 1925, les départs avaient été nombreux, même parmi la classe ouvrière. Cette année, beaucoup de bourgeois, même appartenant à l'espèce dite « cossue », se sont abstenus du petit voyage classique. Ils ont bravé stoïquement la foule, la poussière et les chansons bachiques.

La plus grande joie du peuple souverain, dans la bonne ville de Gand, est de se faire balader en « voiture découverte ». On s'installe à six ou sept, plus la marmaille, dans de vastes « landaus » et on se fait héroïquement secouer les entrailles par une lente haridelle, sur les pavés rocaillieux. Après deux ou trois heures, après les stations obligatoires dans les petites chapelles de rigueur : estaminets enfumés où s'épandent les accords des pianos mécaniques, tout s'endort au soleil, la voiture, le cocher, la rosse éfilanquée qui ne s'arrête pas pour ça de trotter. C'est idyllique, charmant et exquisement traditionnel. Ça ne varie pas depuis un siècle, pas plus que la forme immuable des « landaus ».

Mais le bal populaire de la place d'armes a perdu le plus clair de sa saveur. Les vieillards ne reconnaissent pas le « kloefkesbal » de leurs vingt ans. Où sont les grasses commères faisant tressauter des croupes rebondies ? Où est le bon rire gras d'autan que parfumaient les relans de l'« Uitzet » ?

Le « bal populaire » n'est plus qu'un dancing en plein air, où rien n'est ignoré des chorégraphies actuelles. De sveltes jeunes filles, aux bras nus, aux jambes gainées de soie, ondule avec de corrects jeunes gens, aux vestons impeccables. La robuste et saine gâté gantoise s'amenuise et se banalise. Où sont les beaux châteaux faits de lampions huileux et clignotants qui se dressaient aux deux bouts du « mail » séculaire et enfermaient jalousement une lourde liesse populaire, qui eût fait se pâmer d'aise les grands ancêtres, Brueghel ou Teniers ? Mais où sont les neiges d'autan ?

Le Sherry SANDEMAN est recommandé

Les oiseaux qu'ils préfèrent

M. Piérard : la pie ; le P. Rutten : le capucin ; M. Nothomb : le coq ; M. Nizette : l'oiseau ; M. Janssen, ancien ministre des finances : l'autruche ; M. Lekeu : l'agneau ; le chanoine Broeckx : l'oiseau de paradis ; l'abbé Van den Hout : le marabout ; l'abbé Wallez : le hibou ; Van Remoortel : l'étourneau ; M. Buyl : la huppe ; le citoyen Brunfaut : le bruant fou ; M. Fischer : le canard ; M. Dolacelle : le serin ; M. Van Cauwelaert : la mouette ; M. K. Huysmans : le flamant ; M. Segers : le rossignol ; le baron Lemonnier : le nandou couronné ; M. Van Fleteren : la pie-grièche ; M. Lafontaine : la lavandière ; M. le sénateur Dufour : le paon ; M. le sénateur Lion : le moucheron ; le citoyen Jacquemotte : le martinet ; MM. les majoritaires : le gobe-mouche ; M. René Branquart : le z-oiseau qui vient de France.

Décourageant !

La Fédération, la fameuse *Fédération Nationale des Artistes Peintres et Sculpteurs de Belgique*, continue à se remuer beaucoup. Elle envoie un nouveau manifeste aux artistes, où elle se plaint de ne grouper encore que... cinq cents membres ! En effet, à consulter le livre d'adresses et les catalogues des expositions, il doit y avoir environ trois ou quatre mille peintres et sculpteurs dans notre doux pays. Et l'ambition de la Fédération est de les grouper tous pour dicter des lois en matière artistique.

Nous qui croyions que l'art était l'affaire d'une élite, une valeur de qualité et non de quantité. « Il faut décourager l'art », disait Degas. Oui, mais aurait-il jamais réussi à décourager M. Jef Leempoels ?

LA PANNE-SUR-MER

Hôtel Continental

Le meilleur

Le conseil de notre mère

nourricière, cette bonne vieille terre, toujours bonne pour ses enfants, nous dit : « Vas, prends la charrue de Gestner, et tu sortiras de mon sein d'immenses biens ». Pfister, Brux.

Le peintre et le Saint-Père

Un de nos peintres spécialisés dans les intérieurs d'église a passé plusieurs mois en Italie. Il profita de son séjour à Rome pour faire offrir au pape, par l'intermédiaire de notre ambassadeur auprès du Vatican, un portrait du cardinal Mercier sur son lit de mort, dont il était l'auteur. A sa grande surprise et à sa grande tristesse aussi, le pape refusa net. Non point que le pape n'aimât pas le cardinal Mercier dont il conserve plusieurs souvenirs dans son cabinet de travail. Sans doute trouvait-il celui-ci trop macabre, à moins qu'il n'aime pas la peinture de M. C...

BENJAMIN COUPRIE

Ses portraits — Ses agrandissements

52, av. Louise, Bruxelles (Porte Louise). — Tél. 416.89

Votre auto peinte à la Nitro-Cellulose

par la Carrosserie

ALBERT D'ETEREN, RUE BECKERS, 48-54

ne craindra ni la boue, ni le goudron, sera d'un entretien nul et d'un brillant durable.

Sur le couple Maeterlinck

Des compatriotes qui, il y a deux ans, firent une croisière en Grèce, en Palestine et à Constantinople, avec Maeterlinck, racontaient, l'autre jour, leurs impressions. Maeterlinck était accompagné de sa jeune femme, un peu effarante au premier aspect, à raison de son double amour de la peinture éclatante et de la poudre blanche — au demeurant, la femme la plus aimable, la plus sympathique et la plus simple qui soit. Maeterlinck, farouche, voire grognon, adressant à peine la parole à ses compagnons de voyage. Ce penseur pensait. Il accumulait, dans l'entrepôt de ses méninges, des matériaux pour les tâches futures. Il comparait aussi ce que son imagination lui avait fourni avec ce que le voyage lui révélait : confrontation de la spéculation et de la réalité... Ainsi, devant le tombeau de saint Pierre, il déclara, avec un geste dis-

tant : « Ça ne ressemble pas à ce que j'ai décrit quelque part ». Il n'ajouta pas : « C'est le tombeau de Saint-Pierre qui a tort ! » — mais chacun devinait que ce qu'il avait écrit était beaucoup mieux.

Il se révélait rarement, d'ailleurs, touriste enthousiaste. A chacune des curiosités rencontrées, il avait coutume de dire : « C'est surfait ! » Ce fut à l'Acropole, seulement qu'il devint lyrique, qu'il parut en proie à l'émotion sacrée.

De temps en temps, il daignait plaisanter, avec la gal massive des grands poètes, qui descendent des cimes, que leurs ailes de géants, comme celles de l'albatros, empêchent de marcher.

Un jour, au sortir de quelque sanctuaire où se véné une madone, qui a le don d'accorder la maternité aux épouses qui l'implorent, sa femme dit :

— Je viens d'adresser une prière à la sainte pour qu'elle me rende mère l'année prochaine.

Maeterlinck répondit en souriant :

— Tu aurais peut-être mieux fait de t'adresser à moi.

TAVERNE ROYALE

Traiteur

Téléph. : 276.90

Plats sur commande

Foie gras Feyel de Strasbourg

Thé — Caviar — Terrine de Bruxelles

Vins — Porto — Champagne

Constantin Meunier à Genève

Le Bureau International du Travail est actuellement installé au bord du lac de Genève, dans un vaste palais tout blanc, sommaire et rectiligne comme un couvent. Les Etats, les syndicats, les coopératives, toutes les organisations du travail, ont apporté leur cadeau à M. Albert Thomas, symbole combien vivant de leurs activités collectives. Il y a, dans la salle du conseil, dans la bibliothèque, dans le bureau du directeur, d'admirables boiserie, des cuirs magnifiques, des vitraux et des vases. Il y a, dans les couloirs, des tableaux et des œuvres de sculpture. Le B. I. T., bien logé, est aussi bien meublé.

La Belgique lui a donné, comme il convenait, deux statues de Constantin Meunier ; ces effigies de bronze sont assurément ce qu'on a sculpté de plus parfait, de plus classiquement parfait, à la louange de l'ouvrier. Elles devaient être à l'honneur. M. Camille Huysmans visitant le palais lors de son inauguration, a trouvé qu'elles eussent mérité un sort meilleur. Il n'avait point tort : adossées à la muraille, au pied d'un escalier, elles ne sont guère visibles, toutes mangées par l'ombre d'un contre-jour.

Sans doute leur trouvera-t-on un emplacement plus équitable. Mais pourquoi ne profiterait-on pas de cette occasion pour essayer de réaliser, à Genève, à côté de B. I. T., un projet que la Belgique a vainement caressé depuis bien des années ? Pourquoi n'érigerait-on pas dans la grande pelouse, entre le lac et le palais, le monument au Travail tout entier ? La munificence des donateurs qui se pressent de partout le permettrait peut-être, si elle était sagement orientée, et M. Albert Thomas qui peut tout, pourrait peut-être bien cela comme tant d'autres choses.

Automobiles Voisin

55, rue des Deux-Eglises, Bruxelles

Sa 18/50 quatre cylindres ;

Sa 10/12 quatre cylindres ;

Sa 14/16 six cylindres.

Trois merveilles du sans-soupape.

Flûte pour le général !

Qu'on n'aille pas croire, surtout, à une manifestation antimilitariste de notre part.

Il s'agit du général Lincoln C. Andrews, qui commande, en Amérique, aux armées de gabelous chargés de veiller à l'observance intégrale du régime sec. Ce particulier — c'est du général qu'il s'agit — est évidemment un des pires ennemis de la France, et comme il se propose de venir visiter la patrie des vins glorieux, le syndicat des viticulteurs s'est inquiété de la réception qu'il conviendrait de lui faire.

La proposition de le recevoir à coups de trognons de choux a été écartée, le geste n'étant pas français ; à coups de sifflets, le geste eût été trop américain.

On s'est arrêté provisoirement au programme suivant : à son arrivée à Paris, il sera reçu par le comité du syndicat viticole, lequel, après le shake-hand protocolaire, fera exécuter par un chœur de charmantes fillettes, vêtues en vendangeuses, l'hymne célèbre de Raoul Ponchon :

Le joli vin de mon ami
N'est pas un gaillard endormi ;
A peine échappé de la treille,
Sans se soucier de vieillir,
Il ne demande qu'à jaillir
De la bouteille !

On lui remettrait une traduction, évidemment, mais s'il se montrait tout à fait rebelle aux charmes de la musique et de la poésie, on le confierait au docteur Bouffant ou à Raoul Ponchon lui-même.

Transports rapides de bagages et colis vers toutes les stations balnéaires et dans toutes les villes du Pays.
Déménagements

Compagnie ARDENNAISE

Avenue du Port, 66.

Téléphone : 649.80

Les noces de Gamache de la paix

Le Congrès démocratique international pour la Paix, que M. Maro Sangnier organise et héberge pendant tout le mois d'août dans sa propriété de Bierville, aux environs d'Etampes, est une entreprise de dimensions peu ordinaires. Quatre ou cinq mille congressistes, venus de tous les pays, seront logés et nourris, plusieurs semaines de suite, dans un village de deux cents habitants, et on prévoit qu'aux dimanches et grands jours, les visiteurs seront au nombre de plus de dix mille. Les organisations de la Jeunesse pacifiste allemande seront très fortement représentées ; de nombreux congressistes allemands de ressources modestes ont déjà entrepris le voyage à pied, sac au dos et bâton à la main.

Un tel concours de peuple suppose une organisation des plus compliquées. MM. Briand et Painlevé, quand ils étaient l'un président du Conseil et l'autre ministre de la Guerre, ont aidé de tout leur pouvoir M. Maro Sangnier et ses collaborateurs. En particulier, ils ont mis à la disposition du Congrès de la Paix les soldats d'Etampes et des garnisons voisines, qui travaillent depuis plusieurs semaines à construire sur le plateau de Bierville d'immenses baraques, des réservoirs d'eau, des installations électriques, des cuisines.

Des fêtes de la paix seront organisées par M. Gémier ; de vastes réunions publiques en plein air sont prévues, dans lesquelles on entendra des orateurs aussi bigarrés, quant à leurs origines et leurs opinions, que MM. Painlevé, Herriot, Bokanowsky, Mgr Julien, évêque d'Arras, sans compter les orateurs étrangers de toutes langues.

L'appel « à l'opinion française » en faveur du congrès de Bierville est signé de cent quatorze ministres, anciens ministres et parlementaires français, dont MM. Briand, Caillaux, Le Trocquer, Dalimier, Lamoureux, et le général Girod, président de la Commission de l'armée...

Après avoir bu et mangé, tous ces braves gens développeront cette vérité profonde et indiscutable que la paix vaut mieux que la guerre, et ils s'imagineront avoir travaillé au progrès de l'humanité.

PIANOS E. VAN DER ELST

76, rue de Brabant, Bruxelles
Grand choix de Pianos en location

Ils nous agacent...

Nous connaissons, aussi bien que quiconque, la déplorable éducation et la grossièreté native de ces mauvais chiens d'Allemands ; nous savons qu'ils furent, au lendemain de l'armistice, humbles, plats et obsequieux à vous donner la nausée et que, maintenant que les forces leurs reviennent, l'insolence et la brutalité leur sont revenues également... Mais, tout de même, à force de lire, dans les journaux, des récits de leurs provocations vis-à-vis des Belges, en Belgique, des doutes nous viennent sur l'authenticité de ces récits ; dans telle ville, ils ont allumé leur cigare avec nos pauvres billets de cinq francs, après avoir exhibé leurs marks-or ; dans telle autre, ils ont obligé les musiciens d'un orchestre de café à jouer le *Wacht am Rhein* ; dans telle autre encore, ils ont refusé de reprendre les francs belges qu'on leur remettait comme solde de paiement, en déclarant que ces jetons de métal ne valaient pas la peine du geste à faire pour les ramasser ; dans telle autre, enfin, étant copieusement ivres, ils ont poussé leur cri de guerre, en passant devant notre drapeau national. Il y a encore le boche, ancien officier de police, pendant l'occupation, qui retrouve ici une de ses victimes et qui la nargue du haut de son insolence — et celui qui, revoyant les villages de l'Yser, où les troupes allemandes essayèrent vainement de forcer nos régiments, maudit nos soldats et appelle sur nous la vengeance de son Gott — et encore celui qui insulte nos mutilés de guerre.

Nous est avis que la disette de copie, concomitante aux canicules, n'est pas complètement étrangère à la relation de ces hauts faits teutons. On « reconnaît » pour l'avoir déjà rencontré dans les journaux, l'année dernière, à l'époque des villégiatures, le boche sacrilège, le boche pochard, le boche méprisant, le boche à gifler.

Vraiment, nous nous plaisons à croire que les journaux exagèrent — s'ils n'inventent pas — car, enfin, nous serions devenus bien veules et, pour tout dire, bien lâches, si nous supportions ces façons-là sans les relever comme elles méritent de l'être.

Que l'impunité accordée jusqu'ici à quelques Allemands qui s'offrent le plaisir d'insulter leur vainqueur, n'encourage pas trop leurs compatriotes à imiter ces procédés : nous savons, en effet, que certains groupes d'anciens combattants belges commencent à se sentir des fourmis dans les pieds et les mains et qu'il entrerait dans leurs intentions d'aller faire quelques rondes de bonne police dans certaines localités du littoral, — notamment, afin de prouver que le soldat belge n'a rien perdu de cette vigueur dont le soldat allemand a senti tout le prix pendant une guerre qui, répétée-le lui froidement, puisqu'il est si près de l'oublier — s'est terminée par la défaite totale de l'armée du Kaiser.

« Les abonnements aux journaux et publications » belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE » DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles. »

Signe des temps

Nous avons connu le temps, pendant l'occupation, où des gens, que l'on appelait alors : « de bon patriotes », disaient, en parlant des auteurs qui laissaient exécuter leurs productions dans les théâtres et concerts, ainsi que des artistes qui exécutaient les dites productions : « Quand la paix sera revenue, ce sera à notre tour de leur faire de la musique ! »

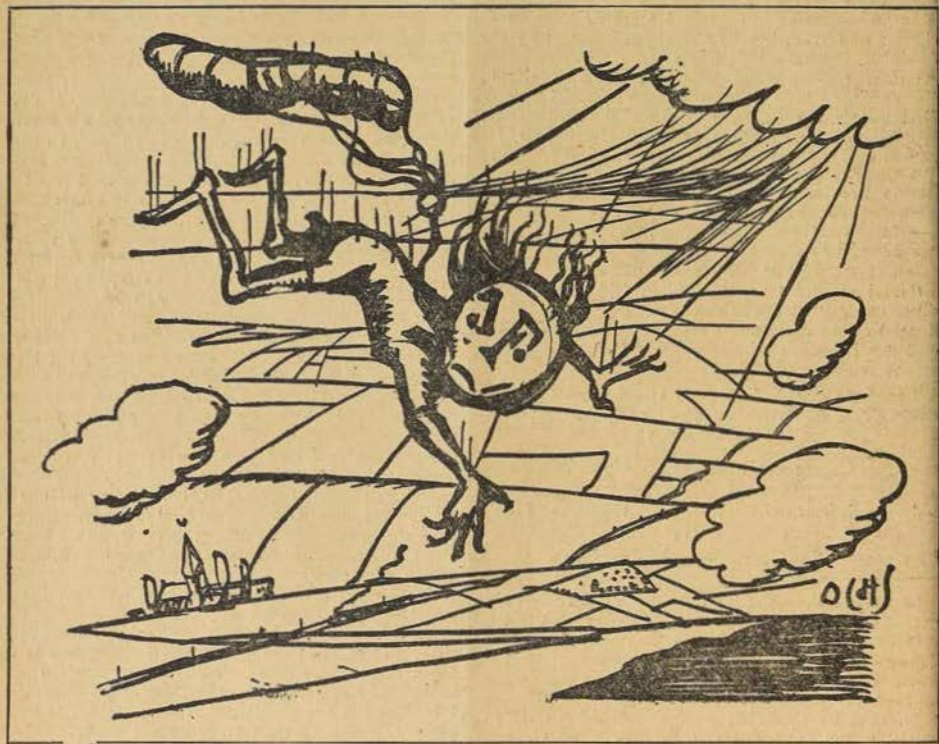
Aujourd'hui, la paix est venue, la façon d'envisager les choses est changée du tout au tout.

Nous lisons, dans un journal de théâtre en date du

Un jour, libres de toute surveillance, débarrassés de tous soucis, l'ex-shah de Perse et le roi Manoël de Portugal étaient allés passer la soirée dans un établissement de Montmartre.

Un vieux Parisien, très soigné, très correct, ne trouvant de place nulle part, vint leur demander l'autorisation d's'asseoir à la même table qu'eux — ce qui lui fut accordé.

Bientôt la conversation s'engagea : on parla music-hall, théâtre et politique. Surpris de trouver des interlocuteurs si bien renseignés sur les questions extérieures le vieux Parisien, au moment de prendre congé d'eux



NOTRE PAUVRE FRANC. — Mon parachute va-t-il enfin s'ouvrir?...

16 juillet, à propos d'un chef d'orchestre qu'elle signale à l'attention sympathique du public :

C'est là une précieuse recrue (pour le théâtre X..., de Bruxelles). On se rappellera le temps de l'occupation allemande, où il était parvenu à constituer dans un établissement de genre un orchestre symphonique de premier ordre.

Autres temps, autres mœurs...

L'auberge de Venise

On connaît l'épisode charmant de l'auberge de Venise, dans *Candide*. Certains établissements de Montmartre y font penser. C'est Paris, c'est Montmartre, qui est devenu l'auberge des princes en exil. Seulement, tout le monde ne s'en rend pas compte.

crut devoir demander avec qui il venait d'avoir l'honneur de s'entretenir.

— Certainement, répondit le roi Manoël : je suis le roi de Portugal.

— Et moi le shah de Perse.

Alors, très maître de lui, et un sourire sur les lèvres, le vieux Parisien répondit simplement en s'éloignant :

— Eh bien ! je vous salue, Messieurs : je suis le Grand Mogol !

Th. PHILUPS

CARROSSERIE
D'AUTOMOBILE
DE LUXE : : :

123, rue Sans-Souci, Bruxelles. — Tél. : 338,07

La socialisation des histoires gaies

Ce bon vivant, de vieille souche wallonne, personnifiant toute la gaité goguenarde du pays mosan, s'était fait une spécialité des histoires de terroir — qu'il racontait comme personne.

Mais vous savez que les histoires d'après-dîner, comme celles que l'on sort à l'heure de l'apéritif, font partie d'un fonds commun et, pour tout dire, international.

Si quelque doute avait subsisté là-dessus, de récentes publications parisiennes l'auraient dissipé : une bonne demi-douzaine de recueils d'anas ont, en effet, été offerts au public, où se retrouvent à peu près toutes les anecdotes qui défrayaient la jovialité des convives d'avant et après boire. Une critique a dit quelque part que toutes les situations théâtrales se résument à une trentaine de situations : l'art dramatique est enfermé dans ces limites étroites. De même, les « histoires » éparpillées dans le vaste monde se réduisent à quelques centaines. Les recueils récemment parus les ont colligées et classées.

Voilà ce qui fait le désespoir du bon vivant wallon dont nous parlons plus haut : sitôt qu'à l'heure du café et des liqueurs, il en sort « une bonne », il y a toujours quelqu'un, dans l'auditoire, pour s'écrier :

— On la connaît ! Voyez Curnonsky, chapitre IV, page 22, paragraphe 5 !

C'est la socialisation des histoires gaies... Le rouleau niveleur à égalité...

Pourtant, il reste la manière — la manière de raconter. Et personne ne racontera jamais une histoire wallonne — fût-elle d'origine scandinave ou mexicaine — comme la racontent notre ami Houben et notre ami Myen Van Ollande — comme la racontait le joyeux Namurois Maubourg.

CHAMPAGNE
Ses bruts 1911-14-20
LA GRANDE MARQUE qui ne change pas de qualité.
A.-G. Jean Godichal, 228, ch. Vleurgat, Brux. Tél. 475.66

GIESLER

Pour commémorer Verhaeren

On pense beaucoup, en bien des milieux, à commémorer Emile Verhaeren, à l'occasion du dixième anniversaire de sa mort tragique, le 27 novembre prochain. Richard Dupierieux, dans un récent article de *Comœdia*, soulignait justement le caractère international du poète qui fut « mondial » à peu près au moment où ce barbarisme fut inventé ; il souhaitait que la manifestation groupât non seulement les admirateurs belges du maître, mais ses admirateurs étrangers. Et, reprenant une idée naïgère émise par M. Fontaine, il se demandait « pourquoi on ne constituerait pas, pour aider à la préparation de cette cérémonie du souvenir, l'association des Amis d'Emile Verhaeren » ?

Le projet mérite d'être retenu et l'anneau d'être entendu. Au surplus, il semble bien que le transfert des cendres du poète de Wulveringhem à Gand pourrait coïncider, pendant le printemps de 1927, avec le Congrès des Pen-Clubs, qui doit avoir lieu à Bruxelles.

Ce serait une belle occasion de placer Verhaeren sur le plan qui fut le sien et dont, même pour obéir aux plus estimables scrupules nationaux, il ne faut pas le faire descendre.

" UN AIR EMBAUMÉ "

Dernière Création

RIGAUD, 16, Rue de la Paix PARIS

Nos bons aubergistes

Ils apprennent à présent leurs plus aimables sourires et leurs plus formidables notes — avec non moins formidables taxes de luxe.

Mais il en est qui ont l'hypocrisie de donner à leur coupe-gorge les allures bon enfant des simples aubergistes du temps jadis.

Et encore économisent-ils leurs sourires et les réservent-ils à ceux qu'ils jugent susceptibles de supporter le fructueux coup de fusil. L'autre jour, la servante de l'un de ces faux bonshommes — il a gardé les classiques servantes d'auberge au lieu des modernes et corrects maîtres d'hôtel — la servante, donc, signale, parcourant les taquets de la route, l'arrivée d'une quelconque soixante chevaux, et tout le personnel prépara son accueil le plus cordial.

Mais quand l'auto s'approche :

« Ce n'est pas la peine, dit la servante : c'est une Ford ! »

HUPMOBILE 6 cylindres 22 H. P.
8 cylindres en ligne 28 HP

sont les plus parfaites parce que construites

— AVEC LES MEILLEURS ACIERS —

AGENCE GÉNÉRALE : 97, AVENUE LOUISE, 97, BRUXELLES

Camping

Voici venu le temps du tourisme. Sait-on que, depuis plusieurs années, pendant la saison — que, malgré les pluies persistantes, on a l'habitude d'appeler belle — plusieurs familles bourgeoises de Bruxelles s'en vont camper sous la tente dans les bois de Verrewinkel, bois charmants que les villégiaturateurs moins aguerris rognent de plus en plus en l'entourant d'une ceinture de villas qui se resserrent d'année en année.

Il paraît que le camping est hygiénique — bien qu'à première vue il nous paraisse très favorable à la culture des rhumatismes — mais, en tout cas, au prix où sont les chambres d'hôtel, on peut le recommander aux gens économes qui veulent respirer l'air champêtre.

Il faudrait s'entendre

Les journaux signalent les bamboches américaines — l'Amérique est, comme on sait, le pays de la sobriété, de la sagesse et de la vertu.

On lit :

Dans le *Peuple* (21 juillet 1926) :

UN REPAS DE NOCE PANTAGRUELIQUE. — Servi à 40 personnes, il a coûté la bagatelle de 800,000 francs. — Le « Daily Mirror » apprend que les 40 convives d'un banquet de noce récemment donné à New-York, ont dépensé 20,000 dollars (800,000 francs).

(Soit 20,000 francs par tête.)

Dans le *Journal* (20 juillet 1926) :

Un repas à 212,000 francs par tête, cela vous semble-t-il possible ? Il est vrai que cela se passait à New-York, où, à l'occasion d'un grand mariage, le dîner de quarante couverts fut payé 8,500,000 francs !

(Soit 212,000 francs par tête.)

Dans la *Libre Belgique* (21 juillet 1926) :

UN Dîner DE 100,000 DOLLARS. — Le « Daily Mirror » signale un fait qui donne une idée de la richesse accumulée aux Etats-Unis. A un récent mariage juif à New-York, le banquet, de quarante couverts, avec orchestre de jazz-band et champagne, a coûté 100,000 dollars (4,300,000 francs).

(Soit 107,500 francs par tête.)

Ces informations sont assurément fort intéressantes.

Elles nous consolent des restrictions de la grande pénitence et du pain gris. Mais les calculateurs du *Peuple*, du *Journal* et de la *Libre Belgique* ne nous paraissent pas plus forts que nous. Il faudrait s'entendre...

Le procès-verbal du garde champêtre

Le substitut du procureur du roi raconte :

« Donc, le garde champêtre de avait été injurié par une de ses concitoyennes. En correctionnelle, le président interroge le plaignant :

» — Et quand vous vous en êtes allé ?

» — Ben alors, en me retournant, et sauf votre respect, j'ai vu qu'elle me montrait son...

» — Et qu'avez-vous fait ?

» — J'ai dressé tout de suite mon procès-verbal, Monsieur le président ! »

Le substitut prétend que, sur sa croix, le Christ a souri.

Compliment

Ces deux amies sont au café et causent :

— Il m'a dit que je ressemblais à la cruche cassée, dit l'une : tu sais ce que c'est, toi ?

Et l'autre de répondre :

— C'est un vieux tableau...

L'ODEOLA, placé dans un piano de la grande marque nationale
J. GUNTHER, constitue le meilleur des auto-pianos.

Salons d'exposition: 14, rue d'Argenberg. Tél. 122-51.

Rien que la terre

C'est le titre du dernier livre de Paul Morand, qui paraît dans la charmante et précieuse collection des *Cahiers Verts*, chez Grasset.

Rien que la Terre ! Désespoir du vrai voyageur, celui qui part « pour partir », devant l'exiguïté de ce globe désormais trop petit et où il ne reste rien à découvrir ; monotonie de ces voyages trop réglés, où l'on rencontre toujours les mêmes gens, sur les mêmes paquebots, devant les mêmes *barmen* en veste blanche et buvant d'anaïgues cocktails, beaux thèmes poétiques où l'on rejoint Baudelaire et qui se renouvellent d'âge en âge. Est-ce que vraiment la ligne qui mène à Vancouver par Suez, Colombo, Singapour, Shanghai serait-elle aussi monotone que ce train Paris-Bruxelles, véritable succursale du *Café du Commerce* ? Paul Morand nous le dit bien, mais il nous démontre le contraire par ses notes de voyage infiniment amusantes et variées. Paul Morand, qui d'ailleurs est diplomate de son métier, voyage avec intelligence, car il sait apprécier un paysage et le décrire d'un trait sobre et sûr. Mais, en véritable voyageur français, ce qui l'intéresse avant tout, ce sont les hommes. Et les hommes sont encore bien divers d'un bout à l'autre de cette pauvre terre qui n'est... que la terre.

Après le bain,



un bouillon **OXO**
favorise la réaction.

Le mariage

Toto (6 ans) a une grande sœur qui va se marier, l'événement fait évidemment l'objet de fréquentes conversations entre les parents.

Toto ne manque aucune de ces occasions pour demander à nouveau à quoi sert le mariage.

Après vingt réponses évasives, maman, exaspérée, plique une fessée au curieux gamin et conclut : « Tien tu le sais, maintenant, à quoi sert le mariage ! »

Le jour des noces venu, après les toasts de congratulation, Toto s'adressant à sa sœur :

— Ne les écoute pas, Julie ! Moi, je sais ce que tu vas attraper ce soir... et ce ne sera pas rigolo du tout !...

Le coup de collier

Perdre son collier,
C'est fort à la mode ;
Et c'est bien commode,
Pour le joaillier !

Ah ! quelle époque !

On bat la breloque !...

Si l'on n'a pas de pendeloque

Ou bien un rang

De perles (n'est-ce pas... baroque ?)

A laisser choir au restaurant,

Dans la rue, au bal, au spectacle,

On reste au rang

Des malheureux dans la débâcle !

Puis, soudain, comme par miracle,

On retrouve, bien tapis,

Sous le tapis,

Ses onyx et ses lapis !

Onyx... soit qui mal y pense,

On se fait là, sans dépense,

Avec habileté,

De la publicité...

Et pour nos belles Célémènes

C'est surtout une bonne aubaine !

Egarer ses bijoux

Chez elles,

C'est la mode nouvelle :

Spinelli perd ses spinelles

Et Cora perd ses coraux ;

Les oies perdent leur... jargon.

La vague

Déferle...

Des bagues !...

Des perles !

Sans compter les rubis qu'on

Passe sous silence,

Par inadvertance.

Et parfois, on cache au long,

La perte d'un cacholong.

Tandis que — c'est bien cocasse —

Les strass laissent trace !

Mais à ce jeu-là, j'en ai peur,

Les bijoux perdront leur valeur.

On gâte

L'agate ;

Et le béril

Est en péril !...

Quand le brillant sera par terre,

Faudra-t-il lui jeter... la pierre ?

Ceci soit dit sans vouloir offenser

Le ministère.

Car le « brillant » est souvent renversé !

Marcel Antoine.

Rectifications

Bienstock et Curnonski, dans *Le Bonheur du Jour*, rapportent cette anecdote :

« Le prince de Ligne écrivait à sa femme, dont il vivait séparé depuis quinze ans, et qui lui avait fait savoir qu'elle était enceinte.

— Combien je suis heureux, Madame, que le Ciel ait enfin béni notre union ! »

Cette histoire appartient aux collections d'anas du XVIII^e siècle, mais elle n'a jamais été attribuée au prince de Ligne, et pour cause.

Le charmant seigneur de Belœil trompait beaucoup sa femme, comme la plupart des maris de son temps et... d'autres temps, mais elle ne le lui rendit pas. Ils ne véquirent jamais séparés. Bienstock et Curnonski se sont rompus de prince.

CHAMPAGNE BOLLINGER

Entre jeunes filles

- Ton fiancé sait ton âge ?
- Oui... en partie !

Au Cercle Gaulois

- Vous partez pour la mer ?
- Oui, je vais à Ostende.
- Tiens, l'*Eventail* avait annoncé, il me semble, que vous alliez à Blankenberghe !
- C'est une erreur de mise en page...

Les gosses

Au thé de quatre heures, sur la plage de Nieuport, une folle dame appelle un petit garçon de quatre ans, son voisin de cabine :

- Veux-tu une tasse de thé, mon petit ami ?
- Oui, Madame... C'est du bon ?
- Mais oui, Jaco ; nous ne buvons que du bon thé ! L'enfant boit et fait la grimace.
- Comment ? Tu n'aimes pas le thé ?
- Si, Madame, j'aime le mauvais !...

Lulu (8 ans). Elle n'a pas l'habitude de « s'en faire ». Aussi est-elle presque la dernière de sa classe. Et, à son papa, qui n'est pas très content, elle explique :

— Mais, papa, maman dit toujours que je dois laisser passer les autres avant moi !...

La Ferme de Pairibonniér à Wépion

est une vieille hôtellerie pourvue du confort moderne. De la bonne cuisine, de bons vins, un séjour agréable. Elle vous attend le dimanche. Prenez-y vos vacances.

Hôtel. — Restaurant. — Pension. — Garage

Histoire anglaise

A la rentrée des classes, un instituteur interroge un de ses élèves, orphelin :

- Qui est ton père ?
- Je n'ai pas de père.

— Et ta mère ?

— Je n'ai pas de mère.

Sur quoi, un autre potache, qui avait suivi ce dialogue avec une surprise croissante, se tourne vers un de ses camarades et lui dit, en désignant le premier :

— He is a self made man !

Petit jeu de société

Un lecteur tournaisien qui aime la France a trouvé des signes d'espoir en étudiant la composition du ministère. C'est fait : le franc va remonter, la livre va descendre ; c'est écrit.

Voici le petit jeu auquel s'est livré notre patient lecteur :

	L	eygues
Bri	A	nd
Queui	L	le
Mar	I	n
Painle	V	é
Ba	R	thou
H	E	riot
	D	oumergue
P	E	rier
	S	arraut
Poin	C	aré
Fallier	E	s.
Boka	N	owsky
Tor	D	ieu

Seconde version :

	L	eygues
n	E	riot
	F	allières
B	R	land
B	A	rthou
Mari	N	
Poin	C	aré
Pé	R	rier
Qu	E	uille
Dou	M	ergue
Boican	O	wesky
Eai	N	lové
Sarrau	T	
Tardi	E	u

Acceptons-en l'augure. Au surplus, si ça vous amuse, vous pouvez chercher dans cette combinaison de noms, d'autres prédictions encore.

MAROUSE & WAYENBERG

Carrossiers de la Cour

Tous les systèmes. GRAND LUXE. Tous modèles.
330a, avenue de la Couronne, BRUXELLES

Précaution

— Si tu dois me tromper un jour, Ninette, prévien-moi !

— Ah ! mon petit, tu aurais pu me dire ça plus tôt !...

Humour wallon

Ce bon pochard d'une localité wallonne rentre au logis conjugal dans un état d'ébriété à faire rougir une grive qui aurait passé sa journée dans les vignes.

Il opère, dans la chambre où sommeille, en l'attendant, une épouse courroucée, une entrée solennelle quoique « bilbotante » ; or, voilà que la pendule se met précisément à sonner quatre fois...

— Paix ! paix ! C'est bon comme ça ! s'écrie le pochard. On sait bien qu'il est une heure ; ce n'est pas la peine de le répéter quatre fois !...

Manneken Pis à Colmar

Nous avons rapporté que le Manneken-Pis de Colmar, notre Manneken-Pis, avait été nommé caporal du corps des Sapeurs-Pompiers. On lui a donné, à cette occasion,



un bel uniforme qu'il revêt les jours de fête. Nos amis de Colmar nous envoient une jolie carte postale qui montre notre Manneken-Pis dans cette tenue des dimanches. Il est charmant ainsi et il a si bien acquis droit de cité à Colmar que la farouche et germanique pudeur de l'abbé Haegy elle-même a capitulé devant sa popularité.

Le bon petit garçon

Un bambin se promène avec ses parents dans les galeries du musée Grévin, quand la famille s'arrête devant le panorama des martyrs jetés aux fauves dans l'arène.

Des lions et des chrétiens s'écritent de leur mieux l'un contre l'autre, quoique avec des avantages inégaux.

L'enfant se fait expliquer le sujet. Puis, avisant un lion couché, seul à l'écart, et qui finit par dormir, il le désigne à sa mère :

— Tiens, maman, regarde un peu ce pauvre lion à qui on ne donne rien à manger !...

Histoire américaine

La scène se passe dans une petite ville des Etats-Unis. Le pauvre Jones est bien malade. Mme Jones, sa femme, a envoyé chercher le médecin de la famille. Mais celui-ci

étant absent, il a fallu en chercher un autre... Si, que le premier étant rentré inopinément chez lui s'étant immédiatement rendu chez Jones, les deux teurs pénétrèrent au même moment dans la chambre malade par deux portes différentes.

Ils s'approchèrent du lit chacun de son côté et tous ayant glissé en même temps la main sous les couvertures tâtent le pouls de l'infortuné Jones.

— C'est la typhoïde ! dit l'un.

— Pas du tout, fait l'autre. Il est ivre, tout simplement.

Le malade, entendant cela, rejette alors brusquement ses couvertures.

Horreur ! Les deux savants docteurs se tenaient la main...

L'obsession

Un très curieux phénomène psychologique, sans céder, croyons-nous, dans les annales de la science vient d'être constaté dans les bureaux d'un journal quotidien bruxellois — très justement estimé d'ailleurs.

Un rédacteur de ce journal revit en ce moment la nuit 1901. Il ignore tout ce qui s'est passé depuis ; en revanche, il connaît admirablement les menus faits d'une vingt-cinq ans, et il les publie comme des informations de la plus brûlante actualité.

Le 5 juillet (notre Pion l'a signalé), il nous annonce la décade de l'auteur dramatique américain James Hearst qui mourut en 1901 ! Le 14 juillet, il nous a annoncé même la mise en vente par la Patti de son château Craig-y-Nos, laquelle eut lieu en 1901 !

Toujours la préoccupation des événements de l'année 1901, que notre confrère « voit » se dérouler en 1926, et une amnésie complète, répétons-le, pour les faits postérieurs, — pour la mort de la Patti, exemple, survenue en 1919 !... Sans doute nous apprendra-t-il bientôt que le prince et la princesse Albert Belgique se sont installés à l'hôtel d'Assche, square Fr. Orban.

On songe à Wells, à Einstein. On songe surtout à Freud.

PIANOS
AUTO-PIANOS
ACCORD - RÉPARATIONS



Michel Mathys
16, Rue de Passart, Téléphone 153.92 - Bruxelles

Terroir

Le soir tombe. Ils suivent l'avenue Louise — vers Bois de la Cambre.

LUI. — Prenons un taxi !

ELLE (se récriant). — Un taxi ?

LUI. — Oui, je suis vanné, éreinté : je n'en peux plus. ELLE (délibérément). — Alors, mon chéri, c'est pas peine de prendre un taxi !

Annonces et enseignes lumineuses

Vous pouvez lire en ce moment, sur la boutique du boucher de l'avenue de Clichy, à Paris, une pancarte ainsi libellée :

Les clients peuvent s'adresser
à l'intérieur
pour avoir de la cervelle.



Film Parlementaire

Il n'est peut-être pas trop tard, bien que toute la volée des députés ait pris le large des vacances, pour dépeindre l'émotion que provoqua dans les ménages de nos honorables, l'envoi malencontreux d'un télégramme d'Etat.

Donc M. le président Brunet, voyant s'allonger éperduement la liste des orateurs inscrits dans un débat qui devait se clôturer le jour même, crut devoir avertir les députés présents au Palais de la Nation que la discussion risquait de se prolonger jusqu'aux petites heures. En sorte qu'ils eussent à prendre leurs dispositions pour une éventuelle séance de nuit.

Animé d'un zèle excessif, quelqu'un — on n'a jamais su exactement qui — imagina d'expédier à chacun des députés de province un télégramme rédigé comme suit : « Retenu par séance de nuit », lequel télégramme fut signé nom de son destinataire, tout simplement.

Mais il arriva que le prudent avertissement du président porta ses fruits. Pressés de rentrer chez eux, certains orateurs sacrifièrent leur tour de parole, d'autres s'endormirent dans leur harangue, d'autres encore, persistant à sévir, furent mis en fuite sous la clameur des cris réclamant la clôture.

En sorte que, satisfait de son petit effet, M. Brunet put lever la séance à 7 heures, permettant à toute l'équipe de gagner ses pénates en vitesse.

Mais c'est ici que commence le drame.

Rentrés chez eux, après deux ou trois heures passées sans le train, certains de nos députés, trouvant cette délicate signée de leur nom, se dirent : « Elle est bien bonne », et ils se couchèrent sans plus.

D'autres s'imaginèrent qu'un événement grave et imminemment les arrachait à la couchette conjugale. Ils reprirent le chemin de la capitale où, arrivés dans la nuit, ils ouvrirent le Palais de la Nation fermé, toutes lumières éteintes, offrant l'aspect du château de la Belle au Bois dormant.

D'autres encore, les plus cossus, qui s'étaient fait prendre en auto à la gare la plus proche de leur lointain manoir de campagne, furent tout étonnés de ne pas trouver un baignoire à la sortie et durent se mettre en quête d'un gîte.

Le télégramme, rédigé en français, plongea dans l'émotion la famille d'un député flamand, habitué à correspondre avec les siens dans la langue de M. Van Cauwelaert. Tout à suite l'imagination des gosses échafauda une sombre et rocambolesque aventure, où l'on voyait le papa député élevé par des conspirateurs tranquilles, lesquels, pour donner le change, avaient fait à la famille le coup de la fausse dépêche.

Tout ceci est rigoureusement authentique.

Mais vous pensez bien que la rosserie égrillarde des

bons collègues a imaginé bien d'autres choses encore. C'est ainsi que l'on raconte qu'un joyeux député wallon, au courant de l'envoi du télégramme, saisit ce merveilleux alibi... par les cheveux et s'en autorisa pour s'offrir, à Bruxelles, une nouba carabinée. Mais sa soupçonneuse épouse à la fâcheuse habitude de lire le « Compte-Rendu Analytique ». De telle sorte que, lorsqu'elle a appris que la fameuse séance de nuit s'était déroulée dans une autre chambre que celle des représentants, elle s'est décidée à « retourner chez sa mère ! »

On dit même — mais que ne raconte-t-on pas dans cette boîte à potins — que certain député trouva son alcove occupée par les coupables, auxquels le susdit télégramme avait procuré la fallacieuse promesse d'une nuit de félicités et béatitudes.

Mais cela ne doit pas être vrai. Il n'y a qu'un chef de gare parmi nos honorables et il est célibataire, ce qui lui permet de chanter, comme tout le monde, le fameux refrain que vous cornaisez.

???

Ce député socialiste faubourien qui, pour parer à la crise des logements, a construit dans son patelin quelques centaines d'habitations à bon marché, avait vu son civisme social récompensé par l'octroi d'une médaille de prévoyance. Nous ignorons s'il a du goût pour les décorations, pour l'excellente raison que, jamais, nous n'avons vu sa boutonnière fleurie ; mais, cette fois, la distinction devant être conférée par le camarade Wauters, il avait cru ne pouvoir se dérober à l'honneur.

Il se rendit donc, le 21 juillet, au hall du Cinquantenaire, avec les quelque dix mille braves gens, qui pour avoir passé quelques lustres au service des œuvres sociales ou de leur patron peuvent subir l'averse des croix et décorations.

Installé au premier rang des fauteuils, il attendait donc patiemment que le ministre du Travail eût harangué la multitude, en parlant devant un mégaphone amplifiant les propos ministériels en borborygmes sonores et inodores.

Appelé le premier sur l'estrade, il reçut des mains du ministre le bijou honorifique, qu'il s'empressa de fourrer dans une poche. Puis, regagnant sa place, il assista, impassible, au défilé des milliers de nouveaux décorés.

Soudain, une *Brabançonne* interrompit ce défilé. Elle saluait l'entrée du Roi qui, tous les ans, vient présider cette cérémonie patriotique et décorer de ses mains les personnalités notoires.

Voilà notre député tenu de remonter une deuxième fois sur l'estrade. L'entrevue du chef de l'Etat avec le député socialiste fut, assure-t-on, des plus cordiales, le Roi multipliant les compliments les plus aimables, tandis que le mandataire du peuple souverain rougissait comme une petite rosière. A la fin de la conversation, le Souverain chercha machinalement la boutonnière du député pour y accrocher la croix. Tableau : notre nouveau croisé ne trouvait plus son bijou. Fébrilement, il fouilla toutes ses poches pour en extraire successivement un étui à cigarettes, un portefeuille, un porte-monnaie, des mouchoirs, une boîte d'allumettes, un trousseau de clefs, une montre, la photo de son moutard, tout, enfin, hormis l'introuvable décoration.

Le Roi souriait, amusé, tandis que les photographes opéraient sans pitié. On échangea des shake-hands et, les mains vides, penaud comme un potache qui s'est fait recaller en pleine distribution des prix, notre député regagna sa place. Lorsqu'il se carra dans son fauteuil, il entendit, sous lui, un craquement révélateur. Il s'était assis sur l'étui de la décoration qu'il avait enfouie dans la basque de sa belle jaquette des dimanches. Alors

trionphant, il montra de loin l'étui rouge à M. Wauters, qui sourit malicieusement et expliqua l'incident à ses hôtes royaux. On assure que le prince Léopold, qui s'était fort diverti de la scène, aurait conclu : « On peut aimer ou ne pas aimer les décorations, mais, franchement, elles ne se portent pas de ce côté-là ! »

???

Déplacements et villégiatures.

Pour ne pas en perdre l'habitude, signalons à ceux que la chose intéresse les lieux de vacances choisis par nos honorables en congé :

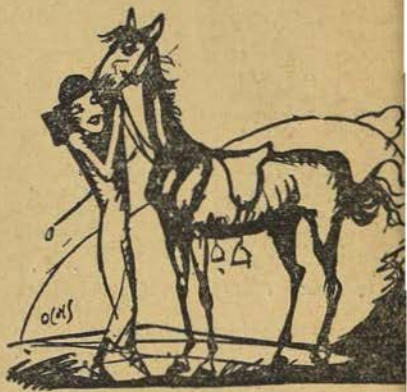
M. Jaspas : au cap de Bonne-Espérance ;
 M. Franqui : au Klondyke ;
 M. Vandervelde : à Locarno ;
 M. Wauters : à Porto ;
 M. Buyl : au Mont-Pelé ;
 M. Vos : à Batavia ;
 M. Baels, du *Bocrenbond* : aux Champs de Luzerne ;
 M. de Broqueville : à la Cannebière ;
 M. Pierco : à Hasselt ;
 M. Lemonnier : au Congo, aux Mines de Cent-Kilos ;
 M. Anseele : en mer, sur la Flotte-Rouge ;
 M. Melckmans : à la Crèche de Bethlém ;
 M. Franck : à la place de l'Altitude 190 ;
 M. Ernest : à Trois-Vierges ;
 M. Lekeu : aux Eaux-Bonnes ;
 M. Sinzot : au Mont du Tonnerre ;
 M. Van Overstraeten : à Sheffield ;
 M. Fiellien : en Marolie ;
 M. Piérard : au Cul-du-Qu'vau ;
 M. Max : au Mont Saint-Michel ;
 M. Strauss : à la Fontaine de Jouvence ;
 M. Brunet : au Marteau ;
 M. Brunfaut : à la Tour de Malakoff (Linkebeek) ;
 M. Branquart : dans l'Ile-de-France ;
 M. Tibbaut : à Baronville.

L'Huissier de Salle.

For
all
your
shoes



NUGGET fait luire
toute teinte de cuir



SUR LA COTE

Dédic

Messieurs les journalistes latins des deux hémisphères sont venus banqueter deux fois au Kursaal. Connaissent-ils leur métier de journalistes ? Sans doute. Ceux qui convives certainement. Ils firent honneur à la table, méritant les plus flatteuses appréciations, et ils furent servis au dessert. Un Espagnol prononça un discours, dans sa langue maternelle : on crut entendre un double triple sonnet de José-Maria de Hérédia. Maurice de la Motte, dans son latin, lut, comme à l'ordinaire, adroit et chaleureux. Puissant et rond, Albert de Gobart, le rieur émérite de la troupe, remercia, commanda, avec grâce et rondeur. Mme Croci parla au nom des dames. M. Armand Bette offrit, enrubannés d'élégance diplomatique, deux speeches amphitryoniques qui semblaient des bouquets de grande maison du Boulevard.

Agapes chics, sans formalisme, cordiales. Au dessert, Ninon Vallin, descendue de la célèbre tribune, vint cueillir, après les bravissimos, les compliments des journalistes. Et on signa, à qui mieux mieux, les menus déjà signés par Lepape. Chacun, naturellement, d'un grain de sel. Or, voici M. Henri Raick qui s'approche de M. Armand Bette. Bons amis, qui volontiers s'entre-tenaient. C'est plaisir d'asticoter M. Henri Raick. Quand on ne l'attaque pas, il se défend, mais quand on le chahute, il prend très gentiment la chose. Ses collègues sont célèbres en ville. (Et pourtant, il y est est comme il sied, pour son dévouement à l'Hôtelier de la ville, en général, à toutes les affaires saisonnières et municipales.) M. Bette ne rata pas l'occasion d'écrire sur le menu de M. Raick : « Henri, tu mords, mais jusqu'au cœur ».

Au taux de la li

Les joueurs parlent de jeu, les sportsmen de chevaux, les buveurs de boire. Cet Anglais, accoudé au comptoir du bar des Salons Privés, se vante à un Français :

— Trois bouteilles de champagne par soir, qu'est-ce que cela ! Pour fêter ma dernière opération, heureuse sur le change, j'en ai bu... j'en ai bu... de minuit jusqu'à l'heure du déjeuner... et de quoi laver un autobus.

On voit de tout

Le sage a écrit qu'il suffit de vivre pour qu'on voie et le contraire de tout ? L'autre soir, un samedi, au Kursaal, Ballets Russes : cinq mille spectateurs dans la salle, première de la revue anglaise et dîner fleuri aux passadeurs : six cents couverts, tandis que, dans les salons privés, plus de mille studeux travaillent ; tra la la tout, va-et-vient d'élégance, personnel sur les dents, le tourbillon de nos contemporains trouvent difficile d'être vécus. Et cependant... devant une vitrine où un maroquinier-bonneter a exposé ses articles tout roués, une petite demoiselle de douze ou treize ans est assise, en robe rouge elle aussi, pour le plaisir de l'œil peindre qui passera... et, sans souci du bruit, de la foule, des passions et des attractions, lit... « Voyage en manie ». Le curieux qui l'aperçut et lut le titre par-dessus son épaule, n'a pu malheureusement connaître le charme de l'heureux écrivain capable d'exercer sur un certain public une telle séduction.

Salade royale

C'est sur la route dite « Royale » que cette salade complit plusieurs fois par semaine, salade de pièces d'automobiles et de pièces d'humanité. On fait le tri des triés ; on range les os d'un côté, les bielles et les écrous de l'autre. Cette route Royale a vingt petits kilomètres. Elle a la réputation, d'ailleurs usurpée, d'être la meilleure du pays, et même la meilleure du monde, car nous sommes en Belgique, où on se compare volontiers au reste du monde. Mais elle produit un effet singulier sur tous les automobilistes qui l'utilisent. Ils deviennent immédiatement toqués ; ils courent comme des fous ; ils se précipitent, ils se massacrent. Et voilà la salade. Ne pourrait-on pas leur conseiller, puisqu'ils sont sur une route incomparable, de prolonger, en allant doucement, le plaisir qu'il y a à s'y trouver ? Quelques gendarmes, quelques policiers, pourraient leur suggérer ces conseils d'une façon persuasive.

Mais si cette route Royale encourage les toqués, le fantasme personnage qui a tracé des routes au long de la Belgique, a brusquement changé d'idée entre Wenduyn et Blankenberghe. Là, dans un pays plat, plat comme un miroir, il s'est amusé à tracer une route d'une sinuosité ténua ou de macaroni et, en même temps, cette route est douce et pavée qui contourne des pelouses, hélas ! peu, est d'une étroitesse telle que les voitures qui s'y précipitent s'empruntent facilement une aile l'une à l'autre. Puis, après Blankenberghe, il y a les écluses illustres et tout ce qu'il faut pour se noyer.

Puisqu'il y a un Conseil supérieur du Tourisme — du moins, on nous le dit, et M. Anseele veut le croire — il est que le Conseil supérieur ne pourrait reviser d'un coup d'œil la route si importante qui va de la frontière hollandaise à la frontière française ?

De l'autre côté d'Ostende, et jusqu'à Nieuport, où à peu près, il y a une route pavée, rectiligne, qui circule dans une pièce de cité ouvrière que l'ingéniosité locale a érigée en ville. Cette route valait ce qu'elle valait, pas grand-chose : on l'a étreinte dans toute sa longueur pour y faire une conduite d'eau tout au début de la saison. Et puis, on a remis des pavés les uns sur les autres. C'est admirable ! Et il y a aussi la route de Nieuport à Furnes. Il faut entendre les touristes étrangers qui se fourrent dans ces guépiers. Ils émettent une belle opinion sur la Belgique !

Le jet

Dernièrement un des directeurs du Kursaal rentre chez lui. Nous voulons dire au Kursaal. Par le côté-jardin, par

la cour-jardin où l'on admire des pelouses comme ils en ont en Angleterre et un de ces parterres-corbeilles qui sont la joie des yeux à Ostende et l'honneur du service des serres communales. Il est huit heures du soir, l'instant quasi-calmé, les attardés sont partis pour se changer, les mères qui retiennent des chaises bien placées n'arrivent pas encore. Le directeur passe vite, pris par ses pensées. Il ne voit pas l'arroseur qui baptise les filles gentillettes de l'échevin floral Alphonse Elleboudt. Il est vrai qu'il est quitte avec l'arroseur ; lui aussi, tout à ses pensées (en velours), ne le voit pas davantage... et lui envoie sur le bras gauche le plus puissant jet de sa lance.

— Hé là ! l'homme, fait le grand chef.

Le benisseur sursaute... et, affolé, arrose le bras droit. Nul mal. Le vent du large a séché la rosée.

Histoire morale

On raconte, dans une des plus jolies bourgades de la côte, une jolie histoire.

Un jeune homme approche de près une jeune fille. Neuf mois après, il arrive ce qui devait arriver : la jeune fille dote sa patrie d'un petit Belge qui se porte bien. Le jeune homme, qui appartient à ce qu'on appelle une excellente famille, prend immédiatement la large. La jeune fille abandonnée — ou sa famille — s'adresse à la loi, à l'autorité. Elle fait un procès au jeune homme. On s'en va devant le juge. Mais le jeune homme a un avocat, et celui-ci développe cette belle thèse : la jeune fille qui nous fait un procès a vingt et un ans ; le jeune homme en a dix-huit. Celui-ci est mineur ; c'est lui qui a été débâché ; c'est lui qui a le droit de demander des dommages et intérêts.

N'est-ce pas que cette histoire est charmante ?

Au Kursaal d'Ostende

SALLE DES AMBASSADEURS

La Revue Anglaise

Dolly's Revels

avec trente bons artistes de Paris et de Londres

et les

12 English Beauties

Au Grand Concert Symphonique

du 31 août

Emma LUART

LAROCHE (Lux.)

Grand Hôtel des Ardennes

Propriétaire . M. COURTOIS - TACHENY



Fête Nationale

JEUDI 22 JUILLET. — Fête nationale, hier. Elle fut, cette année, tout ce qu'il y a de plus traditionnel : *Te Deum*, distribution des récompenses au Cinquantenaire, représentations gratuites et, pour finir... drache nationale. Deux discours plus ou moins politiques, pourtant, à propos de la distribution des récompenses : M. Wauters a exposé — comme on peut le faire devant une assemblée de profanes — les grandes lignes du projet du gouvernement, et M. Baels, dont on ne connaît pas encore bien la tête dans le grand public, a affirmé sa confiance dans la grande œuvre de reconstitution nationale.

Bobards gouvernementaux ! Peut-être, mais on ne sait pourquoi il semble que la confiance renaît. Pour la première fois depuis six ans, le gouvernement a presque une bonne presse. Pourvu que ça dure, comme disait l'autre...

En France, au contraire, on est encore en pleine pagaie. Le ministère Herriot était à peine constitué que, patatras ! il s'écroulait comme un château de cartes. C'était aussi trop paradoxal de charger de la défense du franc l'homme dont la folle politique inflationniste l'a si gravement compromis. Jamais ministère ne fut si mal accueilli — nous l'avions prévu, d'ailleurs. En réalité, il n'a été défendu par personne, pas même par ses membres. Son chef, comme écrasé par les conséquences de son geste théâtral de la veille, a tout de suite eu l'air de s'abandonner. C'est M. de Monzie, un membre du cabinet renversé par lui, qui l'a défendu, et en le défendant, il avait l'air de défendre un paradoxe.

Tout cela ne serait qu'une joyeuse comédie, si la situation financière du pays n'était pas si grave. A ces petits jeux parlementaires, la France perd des milliards et compromet ce qui lui reste de l'immense prestige qu'elle avait, il y a six ans.

Poincaré le sauveur

VENDREDI 23 JUILLET. — C'est M. Poincaré qui est chargé de constituer le ministère en France. Depuis qu'on a appris cette nouvelle, le franc remonte. Ce grand homme rassure les « possédants », comme on dit en style parlementaire. On ne sait pas très bien pourquoi, car c'est lui l'auteur responsable de la victoire du cartel, et il serait parfaitement capable de proposer l'im-

pôt sur le capital, si sa majorité composite avait envie. Mais il rassure, il est le ministre rassurant, comme ce pauvre M. Herriot est le ministre inquiet. O magie des mots ! Il reste de cette expérience le parlementarisme français à deux hommes indispensables et interchangeables : M. Briand et M. Poincaré. sont éternels comme le rotativisme politique.

La grande pénitence

SAMEDI 24 JUILLET. — Un conseil de cabinet a choisi quelques-unes des mesures de restriction qui doivent inaugurer l'ère de la grande pénitence. Parmi elles, ce qui a le plus profondément frappé le public, c'est la fermeture à une heure du matin des « boîtes de nuit ». Fond, tout le monde sait que cela ne rapportera grand-chose au Trésor, mais c'est un geste symbolique. Les fêtards qui passent leurs nuits dans les danses sont, comme on sait, les prototypes du capitalisme insolent et les gens qui se payent du champagne à cent cinquante francs la bouteille sont de ceux pour qui le poilaire, avec quelque raison, ne garde aucune pitié. Surplus, ce n'est pas une catastrophe que d'être obligé d'aller se coucher à une heure du matin. Seulement, faut ajouter que, parmi ces gens qui se couchent aux heures, il y a beaucoup d'étrangers, dont les dollars et les florins sont bons à prendre. De plus, il faut prévoir que la fermeture officielle des « boîtes » connues et classées va faire naître une foule de « boîtes » clandestines, où l'on paiera le champagne 200 francs et les fêtards invités se saqueront toute la nuit sans pour le Trésor.

Le pain gris

DIMANCHE 25 JUILLET. — C'est demain que nous allons au régime du pain gris. Et voilà les ménagères de l'appéhension. Rien de plus raisonnable que cette mesure. Le pain gris ! Mon Dieu ! il y a des hygiénistes qui le recommandent et des gourmets qui le préfèrent au pain blanc. N'empêche qu'on jette les hauts cris, surtout dans les classes populaires. C'est que le pain est un symbole : manger du pain blanc, ce fut longtemps, pour les pauvres gens, le signe de l'aisance, sinon du luxe. Le pain blanc de l'ouvrier fut, pour la ménagère, le symptôme le plus clair du progrès social. Aussi la perspective d'être condamnée à manger du pain gris lui paraît-elle particulièrement amère. « Du pain gris ! Comme pendant la guerre, alors ? », dit-elle.

Mais oui, Madame, comme pendant la guerre. C'est une nouvelle bataille que nous livrons.

La livre baisse

LUNDI 26 JUILLET. — Surprise ! Joyeuse surprise ! Brusquement, le franc a fait un bond en avant : la livre a baissé de quinze points ; le dollar a baissé aussi, et le florin et le franc suisse. Tiens, donc ! Est-ce qu'il y a fait quelque chose de changé ? Est-ce que l'action du gouvernement de salut public se ferait sentir ? Les étonnées de M. Francqui auraient-elles impressionné les changeurs étrangers ?

Les gens raisonnables disent qu'il ne faut pas se réjouir trop tôt : qu'une hausse aussi brusque est anormale que la baisse catastrophique de l'autre semaine ; qu'il faut s'attendre à un retour offensif des « dépréciations ». C'est entendu. Mais la soudaine reprise de notre franc n'en a pas moins paru de bon augure. Si

impression ! Evidemment, mais puisque, en matière finances, on nous dit que tout dépend de la confiance, impressions ont une importance énorme.

Le Congrès de droit pénal

JARDI 27 JUILLET. — Des procureurs généraux, des présidents de cours, des professeurs de droit, français, italiens, roumains, polonais, espagnols, yougoslaves, tchécoslovaques, etc., etc... que c'est comme un bouquet de fleurs.

Tous ces nobles personnages étaient accourus à la voix Sasserath, organisateur et secrétaire général du Congrès international de droit pénal.

Il a été intéressant, ce congrès, non seulement par les personnalités qui s'y sont trouvées, mais aussi par les questions qui s'y sont discutées. Substituera-t-on la notion médico-sociale du droit pénal en vertu de laquelle considérerait tous les délinquants, tous les criminels comme des malades dont il faut se garder, mais en cherchant à les guérir ? Maintiendra-t-on la notion traditionnelle de la peine ? Graves problèmes qui occasionnent de beaux débats... La théorie médicale et sociologue gagne du terrain. Dans les congrès, du moins, l'écologie professorale l'emporte sur l'esprit répressif des magistrats de carrière, qui, d'ailleurs, dès qu'ils étaient à un congrès, veulent paraître « à la page ». On fait est qu'on entendit de beaux discours, d'un humanisme un peu vague. « Pourquoi conserver ce mot d'ergo de prison, disait ironiquement un des réactionnaires de l'assemblée ; qu'on crée donc des « académies de privation de la liberté » ! De cette façon, il n'y a plus rien de déshonorant à y être interné ! »

Un autre proposait de définir le voleur : « un individu qui n'a pas de la propriété la même notion que la majorité ». Mais ces propos réactionnaires étaient tenus à mi-voix. On eût eu trop peur de faire de la peine à M. Carde Wiart, qui présidait, en soulevant des débats irritants.

Enfin, selon l'usage, tout vient de se terminer par un banquet au Palais d'Egmont, où l'on a entendu de fort beaux discours de MM. Carton de Wiart, Henri Jaspar, Mattéi, procureur général à la Cour de cassation de France, et Enrico Ferri, qui, dans une harangue enflammée, a complimenté notre Jaspar — lequel, d'ailleurs, avait prononcé un excellent speech — à un volcan, à une explosion de succès et de gloire — rien que cela...

Confiance en France

MECRREDI, 28 JUILLET. — Le gouvernement de Poincaré a obtenu son vote de confiance par 257 voix de majorité. Tout le monde s'y attendait ; la République peut plus s'offrir le luxe d'une crise ministérielle. Mais on n'en a pas moins cette nouvelle avec satisfaction. Tout le monde voit enfin que notre sort est lié à celui de la France et qu'une catastrophe financière française serait immédiatement suivie d'une catastrophe européenne. Saluons donc M. Poincaré, vainqueur et triomphant, bien accueilli, d'ailleurs, par l'Angleterre et même par l'Allemagne. Quand il fut renversé, c'était comme de la Ruhr, le Lorrain haineux, Poincaré-l'ennemi, le sinistre politicien qui avait masqué le véritable visage de la France, comme disait M. Herriot. Maintenant, autre gamme : l'étranger, comme la France, se réjouit comme le sauveur. La roue a tourné...

CHAMPAGNE AYALA

GÉRARD VAN VOLXEM

162-164, chaussée de Ninove

Téléph. 644,47

BRUXELLES

AUTOMOBILES CHENARD & WALCKER

10. 11. 15. 16/23 C.V.

18, Place du Châtelain, Bruxelles

KUB



LA BONNE CUISINE POUR TOUS

Demandez ces Recettes
115, rue Joseph II à Bruxelles.

Dancing SAINT-SAUVEUR le plus beau du monde



Les guides de Waterloo

Il y a présentement, à Waterloo, un guide qui raconte la bataille, s'il faut en croire la *Gazette*, avec des détails tout à fait pittoresques :

La canne braquée dans la direction d'Hougoumont, il clame :

« Il y a là un puits dans lequel on jeta trois cents cadavres. Le lendemain, on les entendait qui demandaient à boire jusqu'à Braine-Alléud... »

La canne change de direction ; elle pointe vers le monument Gordon :

« Voici la colonne Gordon, élevée à la mémoire de l'aide de camp de Wellington, qui fut blessé mortellement d'une balle à l'endroit de son monument... »

Le guide évoque enfin l'attaque de la vieille garde :

« Et lorsque l'infanterie anglaise vit s'avancer les hauts bonnets des grenadiers à poils de la garde... »

Evidemment, ce guide est original. Mais, tout de même, disons le froidement, ce n'est qu'un guide d'après-guerre. Ceux d'avant-guerre étaient autrement pittoresques ! Il y en avait notamment un, resté légendaire, qui déclamaient un boniment dont vous trouverez plus loin quelques extraits, garantis authentiques. Il déclarait tenir ce récit de son père, lequel le lui avait transmis à son lit de mort, pour trois francs. Son père avait été soldat du grand Napoléon pendant trente-cinq ans ; mais il ne l'avait jamais vu qu'une fois, un jour, à Namur, pendant que l'empereur s'était arrêté devant une vieille femme qui pleurait contre un mur.

« Napoléon, Messieurs, disait le guide, c'était un petit court, avec le menton en galoche, et des boutons argentés ; l'empereur avait l'habitude de ne jamais engager une bataille sans se faire appliquer sur le crâne un cataplasme de farine de lin, habilement dissimulé par son petit chapeau. C'est parce qu'il n'a pas pu trouver de farine de lin à Waterloo, qu'il a été battu... Là-bas, à gauche, près de ce tertre que vous voyez, c'est là que l'armée française était embourbée... Un peu plus loin, sur ce mur rouge, c'est là que les Français ont tiré, croyant que c'étaient les Anglais... Dans le bas, c'est la ferme de la Belle Alliance, où que les généraux buvaient leurs chopes

après la bataille ; même qu'il y en a eu deux qui se sont donné une indigestion de boukenotjes. De l'autre côté, trouve le fameux ravin, cause de la perte de la bataille l'empereur, étant trop petit, monta sur ses étiéris ; il vit pas le ravin et l'armée fut engloutie. Ici se trouve l'endroit le plus historique de la bataille... C'est là que l'empereur fit appeler Cambronne et lui dit comme ça : « Cambronne, il faut tirer sur les Prussiens... » Cinq ans plus tard, il mourait d'une bronchite, à la Belle Hélé estaminet.

» Donnez-moi cinquante centimes. »

Le guide vous conduisait alors à son musée particulier où il offrait à votre admiration, d'abord, un crâne de l'Empereur à l'âge de 14 ans (remarquez la protubérance du front : c'est la bosse des mathématiques) ; ensuite, un second crâne de l'Empereur à l'âge de 50 ans (remarquez-y la bosse de l'ambition : c'est cette bosse qui l'a perdu pour toujours).

Et le guide donnait, pour terminer, ce conseil de prudence aux clients : « On trouve dans le commerce beaucoup de crânes de l'Empereur, mais il faut vous méfier ils ne sont pas tous authentiques ! »

Petite correspondance

P. Trouba. — On nous l'a enseigné à l'école gardienne l'hirondelle boit en volant ; le boiteux boite en marchant et la sardine boite en fer-blanc.

R. V. — Il faut se garder de donner aux mots un sens qu'ils prennent passagèrement à quelque époque de leur histoire. Si vous négiez ce principe, voyez ce qu'il adviendrait de cet extrait de : « Il ne faut jurer de rien ». Musset fait dire (acte 1^{er}, scène II) par le maître de dans à son élève : « Si Mademoiselle veut encore faire la poule nous nous reposerons après cela... »

FIAT

Pour éviter tout regret avant
de fixer votre choix définitif

Demandez à essayer

la nouvelle 8 cv. type 509
la nouvelle 11 cv. type 503

Agence exclusive pour la Belgique
AUTO-LOCOMOTION

Rue de l'Amazone, 35-45, BRUXELLES

Téléphones : 448,20 - 448,28 - 478,61

COGNAC

HENNESSY

Garanti : PURE EAU DE VIE
de COGNAC
Expédié avec
l'Acquit Régional Cognac.

Le perroquet de la prison

Le docteur Jean Sallas, ancien médecin de la prison du Midi, à Paris, raconte dans « Les Marges », ses souvenirs. En voici un qui rappelle la guerre... la guerre nique :

Le directeur de la prison était alors un ancien adjudant qui avait été maintenu, malgré son âge, dans les cadres de l'armée, pour la durée des hostilités. C'était un petit, dodu, toujours propre, rasé de frais, bourru, se donnant des allures de petit caporal, mais profond, brave homme. Il remplissait avec beaucoup de ces hautes fonctions et s'appliquait à y apporter d'autant plus de doigté qu'il avait affaire à des pensionnaires choisis et qui lui étaient fortement recommandés. Portant une tenue de campagne de fantaisie, coiffé d'un képi à galons, rien ne laissait voir son grade réel, et on avait le prendre aussi bien pour un général. Ce qui arriva, le jour que le directeur du service de santé, content par lui, et accompagné par moi, vint visiter l'infirmerie de la prison. Dérouté par ce manque d'insignes, ne sachant son grade exact ni comment l'appeler, pour ne pas se tromper, il lui disait tantôt : « Mon commandant », tantôt : « Mon colonel », cependant que l'autre, sachant s'il devait le démentir, prenait, en attendant, des airs d'importance. La visite eût un peu duré si elle n'eût certainement fini par l'appeler : « Mon général ». Ainsi, son ébahissement ne fut-il pas petit, quand, la visite terminée, et le reconduisant, je le renseignais sur le grade exact de notre homme : un adjudant, un simple adjudant. Pour un peu, il serait rentré lui reprendre tous ses titres qu'il avait si facilement prodigués.

En 1918, un commandant, grand blessé de guerre, nommé à la place de l'adjudant, mais celui-ci ne sachant où aller se loger, ne se montra pas pressé de paraître, malgré les réclamations répétées du nouveau directeur, qui désirait naturellement s'installer le plus tôt possible. Obligé ainsi d'attendre la bonne volonté du commandant, le commandant campait, avec les siens, dans un appartement, situé au même étage, et sur le même palier que celui de son prédécesseur, voisinage qui déterminait sans cesse des disputes : les femmes s'insultaient de deux côtés ; une de ces disputes, dans laquelle je pris part, sans l'avoir voulu, un rôle faillit même tourner tragique.

Un jour que je passais, pour affaire de service, avenue de Versailles, j'étais entré dire bonjour à des concierges dont le mari était un ouvrier des lignes téléphoniques et que j'avais depuis longtemps comme client ; un superbe perroquet, un vrai perroquet de race, trônait dans une loge, installé dans une cage dorée — j'appris de ces braves gens que cet oiseau était un enfant trouvé : un jour de bombardement par avions, pris, sans doute, de panique, à l'exemple de maints Parisiens, il avait fui de sa maison et pris son vol et était venu cogner de la tête à leur fenêtre. Ils s'étaient empressés de lui donner asile, et le lendemain étaient allés le porter au commissaire. Celui-ci les avait renvoyés avec leur trouvaille, en leur disant qu'il avait assez de s'occuper des bipèdes, sans avoir encore à se soucier d'un volatile : ils étaient alors revenus chez eux avec l'oiseau, qui, depuis, était là, dans sa cage, comme chez lui. Comme je les écoutais avec intérêt, ces braves gens voulurent m'offrir ce perroquet.

Tout d'abord, je refusais ; je ne manque pas de sympathie pour les animaux, mais je ne la pousse pas, comme mon ami Leauteud, jusqu'à la Zoomanie. Pourtant, pour ne pas désobliger ces gens, je finis par céder, et j'acceptai leur offre. Le perroquet me fut apporté, mais au lieu de l'installer chez moi, j'en fis cadeau, à mon tour, au nouveau commandant de la prison ; je ne me doutais pas du trouble que cet oiseau allait apporter dans la prison, ni de l'aggravation, au moins momentanée, qu'il allait mettre dans les rapports, déjà peu cordiaux, existant entre le commandant de la prison et son prédécesseur.

Le commandant avait installé le perroquet dans sa cage, sur le palier, près de la porte de son appartement. L'oiseau assistait ainsi à tout ce qui se passait dans l'escalier ; il voyait entrer et sortir les gens. Or, un matin que l'épouse de l'adjudant sortait de chez elle, l'appartement à côté de celui du commandant, je le rappelle, et s'apprêtait à descendre l'escalier, elle s'entendit interpellée : « Salope ! Salope ! », criait une voix ; « A la porte ! A la porte ! » Elle tournait la tête, et s'apprêtait probablement à riposter sur le même ton, quand elle se trouva en face du perroquet. C'était lui, en effet, qui lui prodiguait ses politesses, politesses qu'il s'empressa de lui répéter durant le temps qu'elle revenait de sa surprise. Ne doutant pas naturellement, vu les circonstances, que l'oiseau récitait une leçon qu'on lui avait apprise, et qu'il n'était que l'interprète de ses propriétaires ; la femme de l'adjudant levant son parapluie, l'abattit à plusieurs reprises avec rage sur la cage dans laquelle le malheureux perroquet se débattait, sans cesser toutefois de crier encore plus fort : « Salope ! Salope ! A la porte ! A la porte ! » à l'adresse, on pourrait en effet le croire, de la femme de l'adjudant, qui ne parlait rien moins, dans sa fureur, que d'aller se plaindre d'importance au commissaire. J'eus la chance, heureusement, de pouvoir intervenir à temps pour éviter que les choses s'enveniment, en dissipant le malentendu. L'explication ce qu'il en était réellement du langage du perroquet, et qu'il n'y avait là aucune malice de la part de ses propriétaires.

Tout venait de son séjour dans la loge de mes clients de l'avenue de Versailles. L'ouvrier des lignes téléphoniques rentrait souvent saoul le soir. Sa femme l'accueillait par des reproches. Il lui répliquait en la traitant un peu vivement. Le perroquet, à force d'entendre ces gentillesses, les avait retenues, et les répétait comme il eut aussi bien répété les mots les plus tendres.



Erreur sur la personne

Mon cher Pion,

Il y a erreur sur la personne!

Dans « Les Enfants du Capitaine Grant », c'est un même colonial, éduqué par des prof. de la « perdue Albion », qui croit, dur comme fer, la France une possession anglaise gouvernée par lord Napoléon, troisième du nom.

Mais Paganel, le bon Paganel, savait fort bien la géographie, quoique géographe — et Français.

Votre lecteur assidu et dévoué,

Willy.

Le Pion s'incline, ami Willy, et il présente ses excuses au délicieux Paganel.

Purisme

Mon cher « Pourquoi Pas? »,

Dans la lettre envoyée par K. Huysmans au recteur de l'Université de Liège pour lui demander s'il n'y aurait pas lieu d'inviter des spécialistes allemands à faire une ou plusieurs leçons sur des sujets déterminés, etc., est-il correct d'écrire « à faire » des leçons? Ne dit-on pas « donner » des leçons? Il me semble que l'on fait « la » leçon à quelqu'un en le gourmandant, etc.

Qu'en pensez-vous? Kamille se serait-il fourré le doigt dans l'œil, suivant son habitude?

Un lecteur du « P. P. ? ».

Non, cher lecteur, Camille, cette fois, ne s'est pas fourré le doigt dans l'œil: on dit parfaitement « faire une leçon ».

Pour le pion

Mon cher « Pourquoi Pas? »,

Dans votre rubrique: « Le franc-or » du numéro 624, p. 794, vous prêtez les paroles: « De l'audace, de l'audace et encore et toujours de l'audace » à Talleyrand.

Si votre Pion connaissait un peu mieux l'histoire de France, il saurait que ces paroles sont généralement attribuées à Danton. J'espère que ce farouche révolutionnaire ne s'en fichera pas, car cela pourrait porter préjudice aux pianos « Hanlet ».

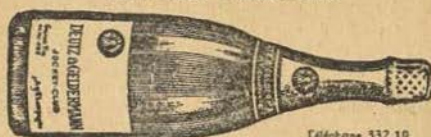
Agrées, mon cher « Pourquoi Pas? », l'assurance de mes sentiments distingués.

Un de vos lecteurs assidus.

Duc.

M. Duc, vous avez raison.

CHAMPAGNES DEUTZ & GELDERMANN
LALLIER & C^e successeurs Ag. MARNE
GOLD LACK — JOCKEY CLUB



Téléphone 332.10

Agents généraux: Jules & Edmond DAM, 76, Ch. de Vleurgat.



Pion contre typos.

L'un de ceux-ci, ignorant sans doute le nom et les vœux de l'illustre économiste Bastiat, a débaptisé celui et dans un filet consacré à une erreur de citation commise par M. le sénateur Segers, dit le Rossignol d'Anvers il l'a dénommé *Bastiat*.

Le Pion s'excuse auprès des mânes de Bastiat, et si peut lui faire plaisir, également auprès de M. Segers.

???

PIANOS HERZ

Neufs, occasions, locations, réparations

47, boulevard Anspach Bruxelles. T.: 117.10

???

Les Chocolats X... n'imitent aucun autre. Ils sont fabriqués avec des produits de premier choix, au moyen d'un matériel perfectionné et par des procédés nouveaux qui leur assurent de tout temps une faveur justifiée et toujours croissante.

???

Offrez un abonnement à LA LECTURE UNIVERSELLE, 86, rue de la Montagne, Bruxelles. — 300.000 volumes en lecture. Abonnements: 35 fr. par an ou 7 fr. par mois. — Catalogue français vient de paraître. Prix 12 francs. — Fauteuils numérotés pour tous les théâtres et réservés pour les cinémas, avec une sensible réduction de prix. — Tél. 113.22.

???

De l'Echo du Soir d'Anvers, des 19 et 20 juin:

Ce midi, un grand et beau cheval passait rue de la Providence traînant un lourd chariot, lorsque en posant « la pâte » sur la bouche d'égout, se trouvant au milieu de la rue, en face de la Blanchisserie, il en fit sauter le couvercle. La glissade avec les « deux pâtes » de derrière dans le « trou bé » dont on tenta vainement de le retirer. On fit venir « un muni d'un forte grue ». Cela ne pouvait aider. C'est alors qu'il fit appel aux pompiers qui furent enfin dégager le malheureux bête.

« Heureusement, le cheval n'était pas blessé. Cependant boitait assez sérieusement. »

Evidemment, comme modèle de style...

???

Dans l'Indépendance du 2 juillet, Closson, sous le titre inquiétant: « Combien de tonnes un pianiste enfonce par jour dans le clavier? », étudie le « poids » de la canique moderne comparative à celles maniées nos aïeules pianistes (120 grammes aujourd'hui, contre 25 du temps de Mozart?). de sorte qu'une virtuose qui cute la sonate A passionnée de Beethoven, enfonce une tonne dans son clavier. D'où de nombreuses inflammations, inflammations musculaires, etc., nécessitant « massages, électrochocs », etc...

Des jeunes filles électrochocs! Le voilà bien, le progrès! A moins que Closson n'ait voulu écrire « électrisation ».

De l'excellent roman que vient de publier, à la Renaissance du Livre, Auguste Vierset : « A la recherche de l'amour », cette phrase extraite d'une lettre de femme : Je m'étais lié avec une fillette de mon âge... Nous parlions ardois de notre grand ami Jean, nous nous en souvenions avec plaisir, nous nous rappelions ses saillies.

O naïveté du jeune âge...

Et, plus loin :

Il m'écrivit en secret. Je lui répondais par la même voie. Insensiblement, je me livrais, lâchant la bonde à mon besoin d'épanchement intime.

L'auteur ne nous dit pas ce que le médecin de la famille pensait de ce cas pathologique.

???

Du Drapeau rouge (20 juillet) :

Pour plus de 300 millions de billets nouveaux lancés en une semaine !

La situation au 15 juillet 1926 de la Banque Nationale constate que le montant des billets de banque en circulation atteint 8 milliards 946 millions 916,633 francs, contre 8 milliards 331,390,028 francs la semaine précédente, soit une augmentation de plus de 315 millions de francs !

Joli calcul !...

???

Du Soir (20 juillet) parlant des prophéties d'un savant pyramidaliste :

« Le nom de mon ami est extrêmement connu, je pourrais même dire qu'il est célèbre dans le monde entier, mais il refuse de se faire connaître... »

Cet homme, extrêmement connu, a peut-être raison de ne pas se faire connaître...

???

Du journal Midi (7 juillet) :

La longue et laborieuse enquête ouverte à la suite de la mesure reçue par M. Seux, trouvée la nuit dans les appartements de M. Charles Gillet, où, très épris de Mlle Gillet, il avait essayé de pénétrer, et avait été assommé par les domestiques accourus à l'appel...

Est-ce une déformation de l'espéranto ? On serait tenté de le croire.

???

On a plaidé, la semaine dernière, à Liège, un procès de presse ; dans l'acte d'accusation, nous découpons ce passage typique :

Dans le courant du mois de septembre 1925, la commune de Vottem fut le théâtre d'une méprise qui trouva son écho dans un concours fortuit de circonstances. Anodin dans ses conséquences, l'incident né de cette méprise prit quelque importance, due, il est vrai, à certains manques de clairvoyance et de doigté des deux gardes-champêtres Clockers et Leclercq, quelque peu empressés à réprimer un crime inimaginable.

Si on poursuivait les magistrats coupables d'attentats

à l'égard de la langue française, l'auteur de ces lignes serait fortement condamné...

???

Maurice de Waleffe, dans la *Dernière Heure* du 7 juillet :

M. Molier le fonda en 1890. Il a lui-même 82 ans. Il n'en présentait pas moins hier en haute école trois chevaux dressés par lui, sans compter sa jolie femme, Mme Blanche Allarty...

Présenter trois chevaux, dressés par lui-même, sans compter sa femme, c'est admirable !

???

Parmi les administrateurs d'une compagnie d'assurances anglaise, on lit le nom d'un certain M. Walter S. B., chef du Département *Fidélité*.

Le Département *Fidélité* ?... S'agit-il d'une assurance contre le cocuage ?

Chemin de fer de Paris à Orléans

ETE 1926

CIRCUITS EN AUTO-CAR

Le Haut-Quercy et le Bas-Limousin

du 14 Juillet au 4 Septembre 1926

Au départ de Rocamadour (Gare)

Départ 13 h. — Retour 19 h. — Prix du transport : 40 francs par place.

Circuit I. — Lundi, mercredi, vendredi.

Cirque de Montvalent — Martel — Creysse — Souillac — Grottes de Lacave.

Circuit II. — Mardi, jeudi, samedi.

Thégra — Gorge d'Autoire — Castelnau-de-Bretenoux — St-Céré — Château de Montal — Grotte de Presque — Gramat.

N. B. — Il existe également au départ de Rocamadour-gare des services d'auto-cars pour : Rocamadour-Ville (correspondance aux principaux trains) ; le gouffre de Padirac (services bi-quotidiens) ; un voyage de 6 jours aux Gorges du Tarn par le Rouergue.

Au départ de Brive (Gare)

Départ 10 h. — Retour 19 h. — Prix : 40 fr. par place.

Circuit A :

Tous les mercredis : Beynat — Argentat (déjeuner) — Beaulieu — Meyssac — Collonges — Turenne.

Circuit B :

Tous les vendredis : Objat — Juillac — Pompadour (déjeuner) — Chartreuse du Glandier — Vigecis — Uzerche — Donzenac.

Le nombre des places étant limité, les touristes ont intérêt à retenir leurs places à l'avance, moyennant un droit de location fixé à 1 franc par place : pour les circuits du Haut-Quercy, aux guichets de la gare de Rocamadour, ainsi qu'aux bureaux de la Société des Autobus à Rocamadour-gare et Rocamadour-ville ; pour les circuits du Bas-Limousin, aux guichets de la gare de Brive.

Pour plus amples renseignements, s'adresser au Bureau Commun des Chemins de fer Français, 25, boulevard Adolphe Max, à Bruxelles.

Plaques émaillées !

C'est là la réclame la plus solide, la plus durable.
Elle ne s'altère jamais aux intempéries. ❖ ❖

Adressez-vous à la

S. A. Émailleries de Koekelberg

(Anciens Établ. CHERTON)

(BRUXELLES)

POUR DEVIS ET PROJETS

LE VÊTEMENT CUIR IDÉAL

spécialement recommandé pour l'Automobile

Le plus pratique.
Le plus rationnel.
Très solide
Extra souple.
Résistant à la pluie.
Lavable à l'eau.
Garanti bon teint.
Ne pèle pas à
l'usage.
Chrome pur.
Tanné par un
procédé spécial
et exclusif.



The most efficient.
Exceptionally light.
Splendid wear.
Delightfully soft.
Rainproof.
Can be washed.
Fast dyed.
Will not peel off.
Pure chrome.
Tanned by an
exclusive process.

Manteau Cuir "MORSKIN,, Breveté

*The
Destroyer's Raincoat
Co Ltd*

BRUXELLES

24 à 30, passage du Nord — 56-58, chaussée d'Ixelles — Exportation : 229, avenue Louise

ANVERS

GAND

CHARLEROI

OSTENDE

89, place de Meir

29, rue des Champs

25, rue du Collège

13, rue de la Chapelle

PARIS

BLANKENBERGHE

LA PANNE

LONDRES

109, Digue de Mer

25, boulevard de Dunkerque